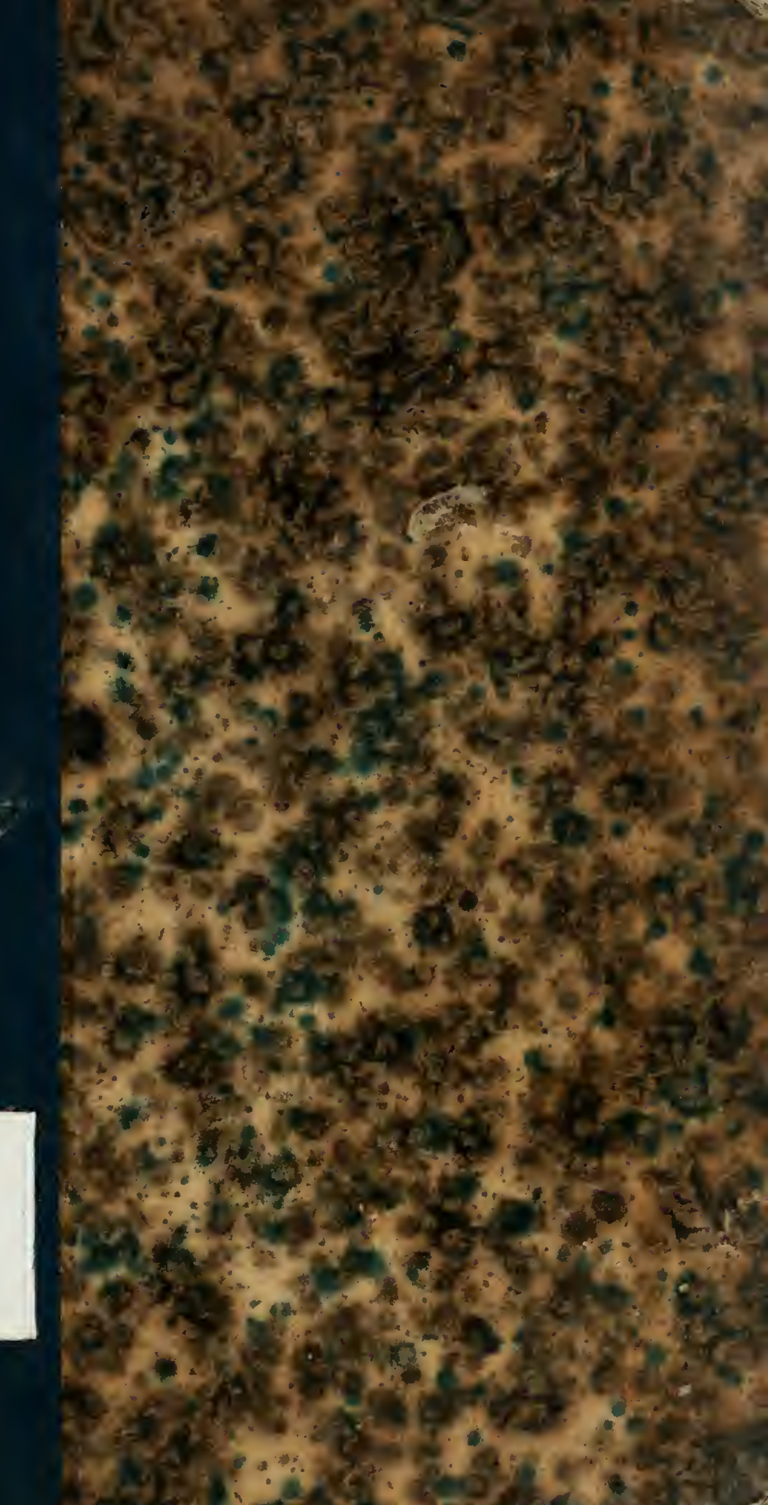


2 plays bound together 6/-

JOCRISSE

CHANGÉ DE CONDITION,

COMÉDIE-FOLIE,

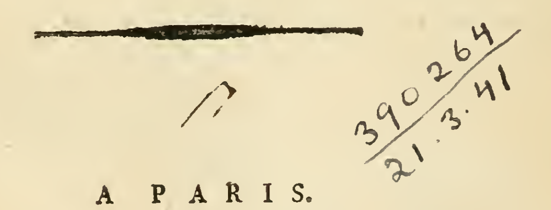
EN DEUX ACTES ET EN PROSE,

PAR LE CITOYEN DORVIGNY.

Représentée, pour la première fois, à PARIS, sur le Théâtre des Variétés, Palais-Egalité

Remise audit Théâtre l'An VI,

AVEC BEAUCOUP DE CHANGEMENS.



A PARIS.

Chez BARBA, quai Conti, maison du petit Dunkerque, vis-à-vis le Pont-Neuf.

AN VII.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Monsieur DUPONT,	*Duval.*
Madame DUPONT,	*Citoyenne Chénier.*
Monsieur DORVAL, Peintre, ami de Dupont,	*Valcourt.*
URSULE, servante,	*Citoyenne Caumont.*
JOCRISSE, valet de Dupont,	*Mayeur.* / *Brunet.*
GLAUDE, paysan,	*Barotteau.*
UN PERRUQUIER, gascon	*Le Maire.*
UN COLPORTEUR de Loterie,	*Tiercelin.*

La scène est à Paris, dans la maison de Dupont.

JOCRISSE,

COMÉDIE-FOLIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une salle ; on voit d'un côté un chevalet, sur lequel est un tableau couvert d'une toile grise ; de l'autre côté un buffet. etc., etc.

SCENE PREMIERE.

JOCRISSE *seul.*

OH ! ma fine ; on a ben raison de le dire, ça ! C'est incrédule. Comme une chose est différente au contraire d'une aute!.... Je l'aurais pas jamais cru, moi, si je l'avais pas t'éprouvé par moi-même, et dans ma propre personne..... Je ruminais toujours, à part moi, dans ma première condition, que c'était un si mauvais métier que le service des maités, que je n'en voulais plus servir d'autes, si j'en étais dehors... Oh ! oui ; j'aurais mieux aimé. . putôt me faire maite moi-même que de redevenir domestique..... Oh ! ça n'a tenu qu'a l'argent de quoi leux y payer des gages. Le maite que j'ai quitté, était si ridicule, qu'i se fâchait toujours pour la moindre chose ; y grondait, pestait après moi et ne trouvait jamais rien de ben fait. Eh ben ! moi, j'en ai rencontré un tout à la rebours de lui, apparamment.... Quand je casse, ou que je brise, ou que je fais quéque sottise, il en rit, et j'ai toujours raison.... ça prouve ben la vérité de ce que je pensais, moi, que c'est par la faute des domestiques, quand les maîtes ne sont pas contens ; c'est à eux à savoir ben prendre les choses... I'n'y a que ma maitresse qui est encore un tantinet taquine, elle ;... sans quoi, je serais ici comme le poisson dans l'iau. Quand je casse un plat,... ou ben un verre,... ou ben une soupière,... ou ben un miroir,... i' sembe que je l'y arrache une dent... Oh ! c'est un mauvais caractère aussi, elle ; mais en revanche, mon maite, il est d'une bonne pâte, lui ;... j'en voudrais jamais servir de plus cif-

ficiles.... Oh ! oui, si ça dure comme ça, je resterai longtems avec lui.... Voyons un peu ; avant de travailler, faut que je déjeûne ; car j'ai encore un plaisir ici, c'est qu'on ne m'y plaint pas la mangeaille... Visitons le buffet.... Bon ! v'là un morceau que je me suis réservé pour ce matin. Hier au soir, monsieur et madame ont soupé en ville ; y avait une poularde cuite qu'avait restée du dîner : je l'ai laissé emporter par le chat qu'en a mangé la moitié. Madame a crié comme un chien ; mais le mari n'a fait qu'en rire, lui. Ah ben ! qu'il a dit, pisqu'il l'a traînée par l'escalier, que Jocrisse mange l'aute moitié à steure pour le punir.... Ah ben ! moi, pas fier ; v'là que je fais mon déjeûner avec les restans du chat. (*Il mange.*) Je boirai un coup de plus pour laver la poussière, v'là tout. (*Il se verse à boire.*) Et à la santé de mon maite ; mais pas de sa femme, dà ! (*Il boit.*)

(*On entend un colporteur qui crie en dehors* :)

C'est aujourd'hui la Loterie Nationale de France ; qu'est-ce qui veut le gros lot ? 955 francs pour 24 sols.

JOCRISSE.

La peste ! qu'est-ce qui le veut ? c'est moi... Si j'étais ben sûr que ça soye vrai ce qui dit là, je l'y troquerais tout de suite pour un écu de six francs de pièces de 24 sols.

LE COLPORTEUR *en dehors.*

V'là mon dernier ; au dernier les bons.

JOCRISSE.

C'est vrai que je l'ai toujours entendu dire ; c'est le dernier qu'est le meyeur... Faut que j'en éprouve. (*il ouvre la fenêtre pour l'appeller ; puis il s'arrête, en disant* :) Si je pouvais gagner sans risquer mon argent, ça serait encore pus sûr... Ah ! bah !.... c'est égal ; enzhardissons-nous ;.... et pis, comme dit encore l'aute : qui ne risque rien n'a rien.... Si j'étais de la loterie, je mettrais ça dessus ma porte.... (*Il appelle par la fenêtre.*) Par ici ! eh ! monsieur gros lot ! c'est moi qui le veux.... (*Il revient.*) S'il peut me le faire gagner, j'épouse tout de suite mamzelle Ursule ; elle ne reculera pas au mariage quand elle me verra une avance comme ça.

SCENE II.

LE COLPORTEUR, JOCRISSE.

JOCRISSE

QU'EST-CE qui me demande ici ?

JOCRISSE.

C'est moi ; mais c'est pas vous que je demande : c'est le gros lot que vous annoncez là.... En étes-vous bien sûr ?

LE COLPORTEUR.

Pardine ! si j'en suis sûr ; j'ai les cinq numéros gagnans. C'est à vous à ben choisir ; comben voulez-vous gagner?

JOCRISSE.

Moi, le pus que je pourrai. Combien qu'est le pus fort ?

LE COLPORTEUR.

Oh ! il n'y a pas de fisque à ça ; plus qu'on y met, et plus....

JOCRISSE.

Et pus qu'on y perd p'têtre ?

LE COLPORTEUR.

Non ; plus on a d'espérance d'y gagner.

JOCRISSE.

Ah ! mais, de l'espérance !.... V'là que vous rabattez à steure. C'est pas de l'argent comptant ça, de l'espérance.

LE COLPORTEUR.

Si fait ; quelquefois ça en rapporte. Le dernier tirage, j'ai donné 955 francs pour 24 sols à un domestique.

JOCRISSE.

Sarpédié ! v'là mon compte ; je suis domestique aussi, moi, et je vas vous donner 24 sols tout de suite à ce prix-là.

LE COLPORTEUR.

Eh ben ! choisissez ; vous y avez la main.

JOCRISSE.

Oh bah ! choisir !... Si je pernais le mauvais, je me le pardonnerais jamais. Je prends le premier tout d'un coup.... D'abord je vous préviens que c'est pour me marier ; ainsi, faites-moi gagner.

LE COLPORTEUR.

Oh ! ça ne peut pas vous manquer, si c'est pour ça. Vous êtes sûr que vous avez là de quoi payer le repas de la noce, et encore stilà des accordailles.

JOCRISSE *prend un billet et lui rend le paquet.*

Allons, tenez ; je me fie à celui-là.

LE COLPORTEUR.

Ah ! mais, attendez donc ; c'est une mise qu'est restée, ça : c'est un billet de six francs. Ah ! ventrebleu ! vous gagnerez ben davantage avec celui-là.

JOCRISSE.

Ben davantage !... Oh jarnigouette ! ça tombe ben à point ! j'ai tout juste là un écu de six francs que ma mère m'a donné quand j'ai parti, qu'elle m'avait recommandé de ben l'employer !...

LE COLPORTEUR.

Eh bien ! vous ne pouvez pas mieux l'employer que ça. Vous le placez à fonds perdus ; c'est le plus haut intérêt.

JOCRISSE.

A la bonne heure ; parce que, voyez-vous, je le gardais pour pendre la crémaillère avec mamzelle Ursule, quand j'en aurais ramassé d'autes.... le v'là.

LE COLPORTEUR *prenant l'écus de six francs.*

En ce cas là, vous pouvez d'avance allumer le feu dans la cheminee ; v'là de quoi faire bouillir la marmite. Serrez bien ce papier-là ; et si vous ne me revoyez pas dans une coupe d'heures, vous n'avez que faire d'inviter personne à votre noce. (*Il s'en va.*)

SCENE III.

JOCRISSE *seul.*

C'EST-A-DIRE, qu'il ne faudra personne pour manger la gagne !... Ah ! dame ! ça ne ferait pas mon compte ça!... Mais il a le sien, lui ; i' s'en va toujours avec mon argent, et y me laisse le papier.... Ah ! bah !... au bonheur. Faut ben qui z'en fassiont gagner queuquezuns, quand ça ne serait que pour en rattraper d'autes.

SCENE IV.

Monsieur DUPONT, JOCRISSE.

Monsieur DUPONT, *en robe de chambre et en bonnet de nuit.*

EH ben ! Jocrisse ! comment ça va-t'il, ce matin, mon garçon ?

JOCRISSE.

Ah ! je dis, monsieur, ça ne va pas encore trop mal.

DUPONT.

Te sens-tu en bonnes dispositions aujourd'hui ? feras-tu bien crier mon épouse ?

JOCRISSE.

Ah dame ! on ne sait pas ça d'avance... Mais c'est qu'aussi, vous savez ben que madame ;.... mais bah ! je l'écoute pas, elle.

DUPONT.

Comment ! tu ne l'écoutes pas ! .... mais ce n'est guères honnête ce que tu me dis là.

JOCRISSE.

Pardonnez-moi, monsieur, si fait.... Je dis : je l'écoute pas quand à crie ; mais quand à me commande, je l'écoute, et j'ly obéis tout de suite.

DUPONT.

Ah ! c'est un peu racommodé comme cela ! (*A part.*) Non, réellement, il n'est pas absolument bête ; il n'est qu'un peu ahuri. (*Haut.*) Qu'est-ce que c'est que ce papier que tu tiens là ?

JOCRISSE.

çà, monsieur !... c'est ma fortune.

DUPONT.

Ta fortune !

JOCRISSE.

Oui, à moi, et pis encore à mamzelle Ursule.

DUPONT.

Eh mais, c'est un billet de loterie !

JOCRISSE.

Tout juste ? et qui m'a ben coûté six bons francs encore. Mais le marchand m'a dit comme ça que c'était de l'argent ben placé.

DUPONT.

Oh ! oui, à fonds perdus.

JOCRISSE.

Ah ! ma fine ! v'là le même mot qui m'a dit. Faut que ça soye un brave homme ; car i' ne m'a pas trompé.

DUPONT.

Oh ! non ; tu peux en être sûr, si c'est cela qu'il t'a dit...

Mais, innocent que tu es, pourquoi mets-tu six francs à la loterie, au lieu de garder ton argent ?

JOCRISSE.

Ah ! c'est pour épouser Mamzelle Ursule qnand j'aurai gagné.

DUPONT.

Ah ! tu veux te marier aussi ?

JOCRISSE.

Eh ! pardine ! tout comme un autre.

DUPONT.

Et avec notre cuisinière ?

JOCRISSE.

Oui, monsieur, parce qu'a fera ma cuisine aussi après la vote.

DUPONT *riant.*

Ah! j'avoue que je serai curieux de voir cette nocen . Mais comme elle ne sera que quand tu auras gagné, ous avons tout le tems d'y songer. A présent, parlons un Peu de nos affaires. As-tu porté mes lettres de bon matin, comme je te l'avais dit ?

JOCRISSE.

Oui, monsieur, et si matin même, que j'étais pas réveillé quand j'ai parti. J'ai pris tout vote monde au saut du lit.

DUPONT.

Bon. T'a-t-on fait réponse ?

JOCRISSE.

Oui ; et je les ai mises sur votre bureau.

DUPONT *toujours riant.*

Fort bien... Ah! dis-moi, as-tu passé chez le perruquier pour ma perruque neuve ?

JOCRISSE.

Oui, monsieur ; i' n'y était pas : mais j'ai toujours pris la perruque que j'ai vu dans une boîte, et je vous l'ai apportée ;... la v'là. (*Il montre la boîte.*)

DUPONT.

Tu as bien fait. Voyons ; mets-là moi, que je l'essaie. (*Il s'assied et ôte son bonnet de nuit.*) C'est un petit cadeau que je me fais pour mettre avec mon habit neuf... Cela me donnera un air plus distingué pour figurer pendant la fête.

JOCRISSE *ayant mis la perruque à Dupont.*

La peste! oui; v'là déjà zune perruque qui vous distingue ben la tête!... Je ne vous reconnais pus, moi.

DUPONT *se carrant.*

Voyons; apportes-moi un miroir.... On a beau dire, la coiffure fait beaucoup à un homme.

JOCRISSE *lui présentant le miroir.*

Tenez, monsieur, dévisagez-vous.

DUPONT *se regardant.*

Ah! morbleu! qu'est-ce que je vois là?

JOCRISSE.

Eh! pardine! monsieur, c'est vous.

DUPONT.

Moi! ça!... Eh! c'est une perruque d'abbé que tu m'apportes là.

JOCRISSE.

Comment, monsieur, d'abbé!... Est-ce que ce n'est pas la vôtre?

DUPONT.

Eh! non, ventrebleu! La mienne est à trois circonstances; c'est une financière.

JOCRISSE.

Ah! dame! c'est p't-être que le perrutier a oublié les circonstances... Mais toujours elle vous va ben.

DUPONT.

Oh! oui; ça me distingue, comme tu disais!... Elle ne me prend pas la moitié de la tête... Là! voilà-t-il encore une étourderie assez forte que tu me fais là!... Conviens donc qu'un autre se fâcherait de ta bêtise.

JOCRISSE.

Oh! oui; mais monsieur n'a pas un mauvais caractère, lui!

DUPONT *se regardant.*

Me coiffer en abbé! là! voyez cet imbécille quelle figure cela me donne! quelle gravité! quel air noble!... Le diable m'emporte si je peux me regarder sans rire.

JOCRISSE.

C'est vrai! quand je regarde monsieur, j'en ai envie aussi, moi.

DUPONT.

Vois donc comme ça me fait ressortir la tête!

JOCRISSE.

Comment donc! ça vous fait genti comme tout.

DUPONT.

Oh! je voudrais que ma femme me vît comme cela!

JOCRISSE.

Oh! alle vous trouverait, ma fine, ben à son goût!... (*A part.*) Quand je dis que c'est un plaisir comme i' prend les choses, j'ai pus d'agrement à me tromper qu'à ben faire avec lui.

DUPONT, *ôtant la perruque.*

Tiens, remets la perruque dans la boîte, et dis à Ursule de la porter chez le perruquier. Toi, monte au troisième, et dis à Dorval que ma femme l'attend pour lui donner une séance, et finir son portrait.

JOCRISSE.

ça suffit, monsieur, j'y vas et je l'y dirai comme ça que madame l'attend pour l'y donner de la science pour finir son portrait. (*Il sort.*)

DUPONT.

Oui, tout juste... Tu en aurais bon besoin, toi, de science pour entendre ce qu'on te dit.

SCENE V.

DUPONT *seul.*

VOYONS donc ce portrait de ma femme. (*Il lève la toile et tourne le chevalet et le tableau en face du public.*) Il n'est pas mal ressemblant, déjà! Mais je n'aime pas cette idée que Dorval a eu là de la peindre en profil... Je ne suis pas artiste, moi; mais j'imagine qu'une jolie femme gagne toujours à être vue toute entière.... Je l'entends; allons avertir madame Dupont. (*Il sort.*)

SCENE VI.

DORVAL, JOCRISSE.

JOCRISSE.

OUI, monsieur, mon maître m'a dit comme ça que madame attendait après vous pour la finir.

DORVAL *riant.*

Bon ! bon ! nous allons travailler à le contenter. Oh ! oh ! je vois bien qu'il est pressé ; il a déjà placé le chevalet. Madame va venir, sans doute ; apprêtons ma palette et mes pinceaux. (*Il prépare ses couleurs.*)

JOCRISSE *le regardant faire.*

Eh ! jarni ! monsieur le peinte ! j'ai déjà eu envie ben des fois... Si vous étiez un homme, là !... Je vous en prie ; dites-moi un peu, c'est-i' pus difficile à retirer un homme en portrait qu'une femme ?

DORVAL.

Mais, c'est à-peu-près la même chose.

JOCRISSE.

Moi, par exemple, regardez-moi ben ; croyez-vous que ma figure jouerait ben sus zune toile comme ça ?

DORVAL.

Comment ! est-ce que tu voudrais te faire peindre ?

JOCRISSE.

Oui, monsieur ; dessus vote respect, je voudrais faire cadeau de mon visage à mamzelle Ursule dans sa tabatière.

DORVAL.

La peste ! quelle galanterie !

JOCRISSE.

Seriez-vous capable de m'aider à faire ce coup-là ?

DORVAL.

Mais, si j'en avais le tems, je te ferais un petit croquis.

JOCRISSE.

Qu'est-ce que c'est d'un croquis ?... Ah ! monsieur croit badiner, p't-ête ; mais quand j'étais petit, on me le disait ben que j'étais genti à croquer.

DORVAL.

Oui ; mais tu as bien changé depuis ce tems-là ! (*A part.*) C'est égal, il a une figure à callot, dont je ne serai pas fâché d'avoir la charge... (*Haut.*) Eh bien ! voyons ; mets-toi là : je vais t'ébaucher tout de suite.

JOCRISSE.

Ah ! mais, non ; je ne veux pas qu'on me débauche,

moi!... au moment où je vas me marier!.. mamzelle Ursule ne serait pas contente...

DORVAL.

Eh ! je ne parle pas de te débaucher ; je dis que je vais faire l'esquisse de ta figure.

JOCRISSE.

A la bonne heure, si c'est de ma figure que vous parlez ; mais i' faut me faire ben joli garçon pour qu'alle m'aime ben.

DORVAL *tirant son crayon et un morceau de papier.*

Ne t'inquiètes pas; je vais te rendre intéressant.

JOCRISSE.

Oui ; faites-moi les cheveux blonds : entendez-vous? et bouclés comme quand j'étais petit.

DORVAL *le plaçant.*

Oui, oui ; tiens-toi bien.

JOCRISSE *remuant toujours.*

Et pis, je veux que vous me fassiez les yeux bleus, avec des belles paupières ben noires.

DORVAL.

Eh mais ! tu les as gris, les yeux, et les sourcils rouges.

JOCRISSSE.

C'est égal; faites-les toujours bleus : j'ai mes raisons : et pis, n'oubliez pas un grand front.

DORVAL.

Mais tu l'as petit.

JOCRISSE.

Qu'est-ce que ça vous fait? je vous dis de le faire grand, moi, et les yeux bleus, parce que mamzelle Ursule ne les aime que comme ça.

DORVAL.

Ah ! tu as raison, il faut la contenter.

JOCRISSE.

Et pis le nez ben éfilé, avec un trou dans le menton.

DORVAL.

Mais tu as le nez tout rond, avec un menton de galoche.

JOCRISSE.

Mais, monsieur, faites donc au goût du monde; je vous dis que j'y avais un trou étant petit, moi.

DORVAL.

Ah! c'est différent; je ne pouvais pas deviner ça.

JOCRISSE.

Eh ben! d'abord qu'on vous le dit... Et pis, faites-moi des belles dents ben blanches; que je ris toujours avec... et pis des belles couleurs ben rouges sur les joues; car je les avais toujours comme des pommes d'apis.

DORVAL.

Ah! ventrebleu! voilà un portrait où elle te reconnaîtra bien.

JOCRISSE.

Voyons donc un peu si ça va ben!... (*Il regarde.*) Quien! Est-ce que vous y pensez donc, vous? je vous dis de me faire les yeux bleus, les cheveux blonds et les joues rouges, et tout ça, c'est tout noir.

DORVAL.

Sans doute, parce que ce n'est que l'esquisse au crayon.

JOCRISSE.

Ah ben oui! au crayon! mamzelle Ursule n'aimera pas ça. I' me faut des belles peintures comme à madame.

DORVAL.

J'en mettrai après; mais c'est pour prendre d'abord l'idée de ta figure.

JOCRISSE.

Ah! passe comme ça; mais n'épargnez rien: je vous en prie, monsieur; j'aime mieux payer tout ça sus les pour-boire que vous me donnez de tems en tems.

DORVAL.

Fort bien! comme ça, par le fonds que tu fais sur ma générosité, je suis payé d'avance.

JOCRISSE.

C'est ça, monsieur; et si i' reste quéque chose de surplus, je vous le racquitterai en commissions.

DORVAL.

Oh! sans doute; nous nous arrangerons bien... Ecoute,

tu n'as qu'à toujours commander la tabatière, et puis je prendrai mesure dessus pour la grandeur du médaillon.... Mais, madame Dupont ne vient point, et le jour se perd; je vais voir ce qui la retient. (*Il serre le papier dans sa poche et sort.*)

JOCRISSE.

Ecoutez donc, monsieur; donnez-moi toujours ma peinture, parce que je la montrerai à quéqu'un.

DORVAL.

Oh! volontiers; la voilà. (*Il lui donne et s'en va.*)

SCENE VII.

JOCRISSE *seul, regardant son esquisse.*

DIANTRE, ces peintres! on a ben de la peine à leur y faire faire ce qu'on veut!... Demandez-moi un peu qu'est-ce que ça l'y fait de me mettre les yeux bleus et les cheveux blonds, là! D'abord que je paye sa couleur, je peux ben choisir, p't-être... Voyons donc le portrait de madame, s'il est ben fait, afin que je voye si je peux lui risquer le mien. (*Il le regarde.*) Ah! je dis comme ça!... ça l'y ressemble, si on veut) mais je ne la reconnais pas toujours, moi. Quien... ste manière! Elle a le visage tout d'un côté... Est-ce qu'on ne le paye pas ben, donc, qui' n'a fait que la moiqué de sa figure?... Oh! ben sûr! I' n'y a pas là la moiquié de sa bouche... Et pis encore, quéque je vois donc! I' ne l'y a fait qu'un œil! ah! qu'est-ce qu'a va dire, quand a verra ça? S'il avait laissé là sa couleur, j'y en ferais un aute, moi, pour qu'alle ne crie pas. Oh! tout juste; v'là ses affaires. Voyons si c'est ben difficile... (*Il peint.*) Bah! ça va tout seul... Quien? v'là un œil qu'est pus beau et pus grand que l'aute encore! pendant que je suis en train, faut que je l'y raggrandisse la bouche aussi... Ah! ça commence à lui ressembler un peu mieux... et pis, il a encore oublié aute chose... I' n'y voit donc pas, sthomme-là!... et ce signal qu'alle a ici dessous le nez, ste grosse nantille qu'a dit que c'est un agrément, pan; la v'là!... Oh! à stheure, a ne peut pas se renier; c'est son portrait tout craché!... Pardine! le peinte est ben heureux que je me sois apperçu de tout ça avant elle; car elle est glorieuse: elle l'aurait grondé et elle n'aurait pas voulu du portrait, dà!... Aussi, i' me remerciera ben tantôt, quand il aura vu mon travail....

Oh! oui; je suis sûr qu'en reconnaissance, i' me fera mon tableau pour rien, à moi... Mais à présent que j'ai fait sa besogne, faut aller faire la mienne; j'ai une pièce de vin à tirer à la cave, et faut que ça soit fait aujourd'hui. Hier déjà, j'ai cassé une vingtaine de bouteilles en les rinçant; mais c'est commode, parce que, comme j'en avais de rechange, personne ne s'appercevra de la casse... Oh! vraiment, je suis tici dans une ben bonne condition, et si j'en sors, ce sera ben malgré moi. (*Il s'en va.*)

SCENE VIII.

Madame DUPONT, DORVAL.

Madame DUPONT *en peignoir, coîffée en cheveux coquettement*

En vérité, monsieur Dorval, vous êtes tourmentant, au moins.!....

DORVAL.

Pardon, madame; c'est monsieur Dupont qui est impatient de voir votre portrait terminé, et qui m'a fait avertir lui-même pour vous demander une séance.

Madame DUPONT.

Mais, complimens à part; croyez-vous que cela me ressemblera ?

DORVAL.

Oh! oui, madame; et pour la première séance, la figure vient deja très-bien... J'y ai encore un peu travaillé depuis que vous ne l'avez vu. Tenez, examinez-le. (*Il lui tourne le tableau.*) Vous ne pouvez pas juger encore de l'effet total, parce que cela n'est qu'indiqué, voyez-vous ?

Madame DUPONT.

Qu'indiqué, monsieur! Je vous remercie du compliment; il me paraît que vous voyez en petit: mais vous peignez en grand.

DORVAL *s'avançant pour regarder.*

Comment donc, madame ?

Madame DUPONT.

Mais, oui, avec votre indication; quand ce serait la bouche de la figure d'un vaisseau de guerre!....

DORVAL *regarde et s'écrie.*

Oh! miséricorde!

Madame DUPONT.

Et cet œil en coulisse que vous m'avez fait là.

DORVAL *confondu.*

Mais, mais ! est-ce que j'ai la berlue !

Madame DUPONT.

Et cette mouche intéressante que vous avez eu la galanterie d'indiquer aussi là, si légèrement.

DORVAL.

Ah ! morbleu ! qu'est-ce que cela veut dire ?

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, DUPONT.

DUPONT.

EH bien ! madame, êtes-vous satisfaite du peintre ? et vous, monsieur, de votre sujet ?

Madame DUPONT.

Ah ! quant à moi, je suis enchantée ! monsieur a la touche d'une délicatesse .... Tenez, faites-lui compliment.

DUPONT *regarde en riant.*

Ah ventrebleu ! mon pauvre Dorval, qu'est-ce que tu as fait là ?

Madame DUPONT.

Monsieur a la modestie de n'appeler cela qu'une indication.

DUPONT *riant aux éclats.*

Oh ! oh ! oh ! quelle mignature !... est-ce que c'est un nouveau genre que tu inventes ?

DORVAL *en colère.*

Eh ! non ; c'est le diable qui est venu barbouiller mon tableau.

DUPONT.

Oh bien ! je parie que je me doute d'où vient la diablerie, moi.... Depuis que je t'ai envoyé appeller tout-à-l'heure, y as-tu touché ?

DORVAL.

Non, du tout ; j'ai disposé ici ma palette et mes pinceaux, et je suis allé chercher madame.

DUPONT.

DUPONT.

As-tu laissé ici quelqu'un ?

DORVAL.

Ah morbleu ! tu m'avises ; j'y ai laissé Jocrisse, qui m'avait même aussi demandé son portrait.

DUPONT.

Justement. Je te parie que c'est là de sa besogne.

DORVAL.

Tu as raison ; car c'est travailler dans le genre où il me demandait de le peindre.

Madame DUPONT.

Ah ! le misérable ! s'il a eu cette impertinence là, je le chasse tout-à-l'heure.

DUPONT.

Eh ! ma chère femme, un peu d'indulgence.

Madame DUPONT.

Oui, comptez là-dessus. Ursule !

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, URSULE.

Madame DUPNOT.

MADEMOISELLE, cherchez Jocrisse, et envoyez-le-moi tout de suite.

URSULE.

Il est à la cave, madame ; je vais l'appeler. (*Elle sort.*)

SCENE XI.

Monsieur et Madame DUPONT, DORVAL.

DUPONT.

PAR exemple, toi, Dorval, tu conviendras qu'il est plaisant dans ses folies.

DORVAL, *piqué.*

Oh! très-plaisant, même !... Voilà un portrait qu'il faut recommencer.

DUPONT.

Ah! oui; fâche-toi donc aussi. Voilà une grosse perte que tu fais!.... deux heures de travail, là! crie donc.

Madame DUPONT, *criant.*

Hola! Jocrisse! Jocrisse!

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, JOCRISSE, *tenant un martinet d'une main, et de l'autre un tapoir.*

JOCRISSE.

Eh ben! quoiqu'on l'y veut encore à Jocrisse?

DUPONT.

C'est madame qui t'appelle pour te gronder.

JOCRISSE.

Ah ben oui! j'ai pas le tems de ça à présent, moi.

Madame DUPONT.

Comment, impertinent que vous êtes! drôle, mal avisé, mauvais sujet.....

JOCRISSE.

Ah! mais, madame, si y en a encore ben long, faut remettre ça à une autre fois, parce que je ne peux pas rester ici à stheure.

Madame DUPONT.

Eh bien! est-il assez insolent, et bête comme ça!

DUPONT, *à Jocrisse.*

Allons, défends-toi.

Madame DUPONT.

Sans doute, monsieur, soutenez-le encore....

JOCRISSE.

Monsieur a raison, madame, je vous dis que j'ai affaire.

Madame DUPONT *l'arrêtant.*

Il n'y a pas d'affaires qui tiennent. Regardez ici, mal-appris que vous êtes!... Qu'est-ce que c'est que ce portrait-là?

JOCRISSE, *riant.*

Ah! c'est pour ça que vous m'appelez! c'est ben dif-

férent. Monsieur disait comme ça que vous vouliez me gronder, et ça me trompait, moi. (*triomphant.*) C'est pas monsieur le peinte qu'a fait tout ça, dà!... mais j'ai pas le temps non pus que vous me remerciez à stheure; je reviendrai quand j'aurai fini de tirer mon vin. (*Il veut sortir.*)

Madame DUPONT, *en colère.*

Eh bien! drôle, voulez-vous bien rester et m'écouter quand je vous parle?... (*A Dupont.*) Ordonnez-lui donc, monsieur, ou je vais me fâcher contre vous aussi....

DUPONT.

Eh bien! Jocrisse, accordes-nous donc un moment! qu'est-ce qui te presse si fort?

JOCRISSE.

Je m'en vas vous le dire à vous, monsieur, qu'entendez la raison. J'étais tà la cave à tirer du vin, quand mamzelle Ursule m'a t'appellé sur l'escalier de la part de madame; et comme je sais qu'a n'aime jamais à attendre, je m'ai tant dépêché pour monter, que je n'ai pas eu le tems de fermer le robinet du tonneau.

DUPONT.

Comment, pas fermé! et le vin coule donc à présent?

JOCRISSE.

Pardine! je crais ben que oui, monsieur.

Madame DUPONT.

Ah! le misérable! une pièce de vin de Bourgogne!

DUPONT, *riant et tapant les pieds.*

Oh! oh! l'imbécille! peut-on faire une sottise pareille!

JOCRISSE.

Eh ben dame! monsieur et madame, c'est vote faute à tous les deux, que vous me retenez là quand je veux m'en aller. (*il fait deux pas*; *Dorval rit.*) Et pis encore à monsieur le peinte qui rit là à propos de rien.

DUPONT, *le poussant.*

Mais, vas donc vîte fermer le tonneau.

JOCRISSE.

Oh! monsieur, j'ai t'eu une bonne précaution; j'ai avancé dessous le robinet une petite terrine où ce que le vin tomba dedans.

DORVAL, *riant.*

La peste t'étouffe avec ta terrine ! elle a eu le tems de se remplir vingt fois.

DUPONT.

Cours donc, cours donc vite, malheureux !

JOCRISSE, *courant.*

Eh ben ! j'y cours aussi.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, URSULE *entre ; Jocrisse se jette dans elle et tombe à terre.*

URSULE.

AHI ! ahi ! le bras.

JOCRISSE, *à terre.*

Oh ! oh ! le nez !

Madame DUPONT.

Le malheureux ! puisse-tu l'avoir cassé !.... Voilà encore mon vin qui coule pendant ce tems-là.

URSULE.

Votre vin ! Oh ! non, madame ; rassurez-vous. Quand j'ai vu monter Jocrise, je me suis doutée qu'il était capable de faire quelque étourderie ; je suis descendue à la cave tout de suite après lui, et j'ai fermé le robinet... C'est tout au plus s'il y a trois ou quatre bouteilles de perdues.

JOCRISSE.

Pardine ! une belle misère pour faire tant de bruit !

Madame DUPONT.

Eh bien ! je te conseille encore ? il n'y a pas assez de mal de fait, n'est-ce pas ?

DUPONT.

Allons, allons, madame Dupont, tranquillisons-nous ; le mal n'est pas si grand que nous l'avons cru.... Mettons que c'est une douzaine de bouteilles de perdues, et n'y pensons plus.

JOCRISSE.

Eh ! oui, madame ; prenez que vous avez donné à dîner, là ! Y a des fois que vous en faites boire davantage à de vos amis, soi-disant, où ce qui ne vous fait pas pus de profit.

DUPONT, *à sa femme.*

Chut ! madame ! ne perdons pas ce qu'il dit là ; ça paye mon vin ; tenez cette réflexion qu'il nous fait.... En te remerciant, mon ami.

JOCRISSE, *à part.*

Quand je vous dis ; je suis sûr que je n'ai jamais tort avec lui.

URSULE.

En parlant de dîner, madame, je venais pour vous avertir qu'il est prêt. Si vous voulez vous mettre à table ?

DUPONT.

Oui, allons-y. (*Ursule sort.*)

JOCRISSE.

Monsieur, voulez-vous que j'aille rachever de tirer.

Madame DUPONT, *vivement.*

Non, monsieur ; je ne veux pas qu'il y remette le pied.

DUPONT, *riant.*

Oui, oui, en voilà assez de tiré comme cela. Viens plutôt nous servir à table ; il n'y a pas tant de risque. Allons, Dorval, fait donc le galant. *Dorval donne la main à madame Dupont ; Dupont sort après eux.*

JOCRISSE, *seul.*

Ça m'est égal, moi ; aussi ben, i' fait trop froid à ste cave.... et pis, je suis ben aise d'être à la table pour voir la mine que madame va faire... Oh ! oui, je gage qu'à ne boira que de l'eau par rancune du vin que j'ai laissé échapper.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

URSULE, *avec une cafetière à la main.*

EH ben ! à quoi que Jocrisse pense donc, qui ne vient pas chercher son café ? Si je n'en avais pas eu soin, i' se serait tout sauvé devant le feu. Eh ! mais on doit avoir diné à présent ; je m'étonne qu'il n'arrive pas.... Ah ! le v'là pourtant.... Eh ben ! quequ'il a donc encore ? Le v'là tout émoustillé.

SCENE II.

JOCRISSE, URSULE.

JOCRISSE, *en colère.*

Ah ! jarni ! c'est une terrible chose que le service des femmes, toujours ! J'aimerais mieux, je crois ; oh ! oui ; j'aimerais mieux servir un homme que quate femmes.

URSULE.

Eh ! bon Dieu ! qu'est-ce que les femmes t'ont donc fait, pour crier comme ça après elles ?

JOCRISSE.

Ah ! elles m'ont fait.... que je ne peux pus durer avec madame, déjà. Faudra qu'elle ou moi j'y renoncions.

URSULE.

Ah ! le choix sera bientôt fait.

JOCRISSE.

Oh ! oui ; car si a ne prend pas son parti, je prendrai le mien, moi.

URSULE.

Tu fera ben. En attendant, v'la ton café ; tiens, vas toujours leur porter.

JOCRISSE.

Oh ! vous pouvez ben y aller vous-même ; moi, je ne rentre pas dans la salle à manger.

URSULE.

Bah! pourquoi donc te piquer comme ça?

JOCRISSE.

Oui, c'est ben dit; j'y suis piqué et décidé. J'y remets pus le pied... D'ailleurs, a me l'a défendu, madame; est-ce qu'a ne vient pas de me renvoyer?

URSULE.

Ah! mais comme ça, dis donc; i' me paraît que son parti est tout pris, à elle.

JOCRISSE.

Oui; a m'a défendu de resservir à tabe.

URSULE.

Tu as donc fait encore queque sottise?

JOCRISSE.

Bah! des sottises! c'est parce qu'alle est ridicule. Imaginez-vous, en servant un saladier de crême, j'y en ai répandu tout au plus la moitié dessus sa robe, et alle a crié comme si le feu était à la maison.

URSULE.

Mais dame! ça n'est pas agréable, non plus.

JOCRISSE.

Pardi! la v'là ben malade.... Et monsieur, donc, l'aute jour, j'y ai jetté sur sa cuisse une soupière de riz toute bouillante, et i' n'a rien dit, lui.... Mais les femmes! faut toujours que ça parle.

URSULE.

Ah! mais c'est que tout le monde ne prend pas les choses comme monsieur.

JOCRISSE.

Vous pouvez ben porter le café à vote belle maîtresse; pour moi, je ne veux pus la servir.

URSULE.

Oui; je crois que vous v'la d'accord là-dessus. Eh ben! pendant que je vais servir le café, vas donc un peu me laver ma vaisselle, Jocrisse; ça sera toujours une avance.

JOCRISSE.

Ah! c'est juste; pisque vous faites mon ouvrage, i' faut que je fasse le vôtre.... Oh! je nous entendons ben, nous deux, pas vrai, mamzelle Ursule?

URSULE.

Oui, oui, vas toujours, et prends garde à rien casser. (*Elle sort.*)

SCENE III.

JOCRISSE, *seul.*

Ah ben oui, casser ! Sembe-t'i' pas que j'ai la main périlleuse, donc ?... Je ne casse jamais rien moi que ça ne tombe par terre... Et pis, la fayance et la porceline, ça n'est pas fait pour durer toujours, non pus... Voyons donc à aller faire le marmiton pour mamzelle Ursule. (*Il va pour sortir, il voit entrer Glaude.*) Quien! queuque c'est que cet aute qui vient là?

SCENE IV.

JOCRISSE, GLAUDE.

GLAUDE, *bien bête.*

Monsieur, c'est-t'i' pas ici, révérence parler, que demeure la maison de monsieur Dupont ?

JOCRISSE, *à part.*

Ah ! comme il est donc gauche, stilà ! I' sort de son village, apparemment. (*Haut.*) Oui dà, mon bon ami, c'est ici que demeure ste maison-là! Queuque tu veux l'y dire?

GLAUDE.

Ah! bah! Monsieur badine. C'est pas à la maison, c'est au monsieur que je veux parler.

JOCRISSE.

Quien! comme il est malin! il a deviné celle-là! Eh! quoique tu veux y parler à Monsieur Dupont ?

GLAUDE.

C'est parce qu'on m'a fait dire de sa part que je vienne.

JOCRISSE.

Ah ben! je vas l'avertir que t'es là... A propos, comment que tu t'appelles.

GLAUDE.

Je m'appelle Glaude, monsieur.

JOCRISSE.

JOCRISSE.

Glaude toi-même ; parles donc, hé !... Je m'appelle pas Glaude, moi.

GLAUDE.

Mais c'est moi, monsieur, qui s'appelle comme ça.

JOCRISSE.

Eh ben ! tant pis pour toi... T'es ben dupe d'avoir pris un nom comme ça, Glaude !... Glaude ! Oh ! ça ne te fait pas d'honneur.

GLAUDE.

Pourquoi donc ?

JOCRISSE.

Parce que c'est pas un nom pour un homme, ça !... Glaude !... Tu vois ben quand on dit de queuz'un : c'est un Glaude, sthomme-là !... c'est signe que... (*Il rit.*) Oh ! t'es encore plus bête que moi, toi !

GLAUDE.

Bah !... comment donc que vous vous appellez, vous ?

JOCRISSE.

Oh ! moi, c'est différent ; je m'appelle Jean-Gilles Jocrisse.

GLAUDE.

Quien ! Jean-Gilles Jocrisse !... Ah ! pardine ! vote parrain n'est pas pus relevé que le mien ; je craisben. Jocrisse !... Eh ! on se moque des Jocrisses cheux nous.

JOCRISSE.

Oui dà !... mais ne vas pas prendre ste liberté-là ici, toi.

GLAUDE.

Oh ! monsieur, je sais ben que je ne sommes pas ici cheux nous.

JOCRISSE.

Diante ! t'es taquin, à ce qui me paraît. Tu manques de respect à un ancien... Car t'es domestique aussi, apparemment, toi.

GLAUDE.

Monsieur, j'ai pas encore sthonneur là ; mais je viens de mon pays exprès pour l'être.

JOCRISSE.

La peste ! ça va faire un beau coup pour le maître qui t'aura !... Eh ! cheux qui que tu compte entrer ?

GLAUDE.

Cheux monsieur Dupont !

JOCRISSE *sautant de surprise.*

Cheux monsieur Dupont !

GLAUDE.

Oui, monsieur, parce que c'est la femme à ce monsieur Dupont qui m'a demandé, parce qu'elle a chassé un mouvais sujet qu'alle avait auparavant.

JOCRISSE *en colère.*

Un mauvais sujet qu'alle avait !

GLAUDE.

Oui, monsieur, et qu'alle veut en avoir un bon à sa place.

JOCRISSE.

Et c'est toi qu'est ce bon là ?

GLAUDE.

Oui, monsieur, je m'en vante.

JOCRISSE *à part.*

Sarpedié ! j'ai envie de lui pocher le nez, à ce susplanteur-là ;... mais j'aime mieux l'y faire une frime. (*Haut.*) Bah ! mon enfant, c'est que madame t'attrape, quand a te parle comme ça ,.... parce que c'est elle qu'est un mauvais sujet, et que personne ne peut la servir ! C'est moi qu'était le domestique ici, vois tu ben ça; et que je peux dire que j'y étais ben aimé de tout le monde.... Eh ben ! je demande mon compte et je veux m'en aller.

GLAUDE.

A cause de pourquoi donc ça ?

JOCRISSE.

Eh ben ! je te dis, à cause de madame qu'est une enragée; car je m'étonne que je suis encore en vie, après tout ce qu'a m'a fait !... Mais toi, qu'es encore ben pus innocent, et ben pus !... Bah ! tu ne resteras pas deux jours ici qu'a ne t'aura avalé.

GLAUDE, *effrayé.*

Ah ! mon Dieu ! c'est donc comme une ogresse, sto femme-là !

JOCRISSE.

Ah ! bah ! c'est ben pire !

(*On entend dehors beaucoup de bruit, des assiettes que l'on casse, et des voix qui crient:* Ah! morbleu! ah ventrebleu! *et madame Dupont, plus haut que les autres, criant:* Ah! le gueux! ah! le misérable!..)

GLAUDE, *plus effrayé encore.*

Ah! jarnigouette! queuque j'entendons-là?

JOCRISSE.

C'est un échantillon de sa bonne humeur.... Veux-tu que je t'annonce? Quien, v'là le bon moment! apprête-toi.

GLAUDE.

Ah! sarpedié non! annoncez-lui plutôt que je m'en retourne dans mon pays... Oh! je n'aimons pas à être brutalisé; et si alle attend après moi pour prendre vote place, vote belle madame a restera encore long-tems vuide. (*Il s'en va.*)

SCENE V.

JOCRISSE *seul.*

BON! v'là ce que je voulais; j'y ai fait peur... Mais, voyez vous la malice de madame, de vouloir me renvoyer comme ça en-dessous... mais je la crains pas, parce que monsieur n'aime que moi, lui, déjà; ça fait que je suis fort.

SCENE VI.

JOCRISSE, URSULE *avec la cafetière.*

URSULE.

EH! malheureux! queu miracle t'as donc encore fait-là?

JOCRISSE.

Quien! encore moi!... et j'ai pas bougé d'ici.

URSULE.

Je le sais ben; mais c'est de ton café que je parle, qui semble que le diable était dans la cafetière... Monsieur, madame, et le peinte ont tout jetté par terre, et les tasse avec, et i' disent qu'i' sont empoisonnés.

JOCRISSE.

C'est pourtant du bon Moka tout pur.

URSULE, *flairant la cafetière.*

Mais, mon Dieu, t'as beau dire; ça sent un vilain goût.. Vois donc.

JOCRISSE *flairant aussi.*

Ah ! sarpedié ! je vois ce que c'est ; c'est encore de la faute à monsieur, ça... Tandis que je fouillais dans l'armoire pour prendre du café, i' m'a dit de l'y aveindre du tabac, parce qu'il est aussi dans un pot à côté,... et moi, j'aurai mis le café dans la boëte à monsieur, et le tabac dans la cafetière.

URSULE.

Ah ! le misérable ! peut-on être ahuri comme ça !

JOCRISSE.

Eh ben ! c'est la faute des maîtes ; pourquoi t'est-ce qui donne toujours deux choses à faire à-la-fois ?... (*riant.*) Ah ! jarni ! madame a dû faire de belles grimaces !

URSULE.

Oui ; mais je crois qu'elle t'en fera faire aussi d'autes, à toi.... Les v'là qui viennent ; tiens-toi ben.

JOCRISSE.

Ah ben oui ! je vas les attendre !... Je m'en vas putôt voir l'artificier qui travaille pour le bouquet de madame, et je l'y dirai qui m'apprenne à faire un petit soleil, parce que je le tirerai le jour de note mariage. (*Il sort.*)

URSULE.

Oui ; je crois que ça fera une belle fête !

SCENE VII.

DUPONT, Madame DUPONT, DORVAL, URSULE.

DORVAL *crachant.*

Je ne peux pas définir ce qu'il a mis dans son café ; mais je n'ai jamais senti un goût comme ça.

Madame DUPONT, *à Ursule.*

Eh bien ! mademoiselle, vous venez de lui parler, apparemment. Nous direz-vous ce que c'est, vous ?

URSULE.

Eh ben ! madame, i' ne l'a pas fait exprès. C'est un quiproquo.... en voulant tantôt remplir la tabatière de monsieur....

DUPONT, *riant.*

Ah ! ventrebleu ! j'y suis ; il a mis le tabac dans la cafetière ! ah ! ah ! ah ! (*Il rit beaucoup.*)

Madame DUPONT *à Ursule,*

Allez me chercher un verre d'eau.

DUPONT, *riant toujours.*

Convenez que le tour est risible.

Madame DUPONT.

En vérité, monsieur, vos plaisanteries sont très-déplacées; je voudrais voir la figure que vous feriez, si vous en aviez avalé seulement une cuillerée.

DUPONT.

La peste! je n'aurais pas été si dupe; je l'aurais reconnu à l'odeur, moi! ... Mais vous êtes délicats, vous autres, vous ne prenez pas de tabac!

DORVAL.

Et tu ne prends pas de café, toi! tu es bienheureux! (*On entend un bruit de petard.*)

DUPONT.

Que diable est-ce là?

DORVAL.

Cest peut-être déjà une épreuve pour ta philosophie.

Madame DUPONT.

Eh! mais, c'est comme un coup de fusil! ... et je vois de la fumée dans le jardin, même.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, URSULE, *portant un verre d'eau sur une assiette.*

TENEZ, madame, en v'là de la ben fraîche!

DUPONT.

Dites-donc, Ursule, savez-vous ce que c'est que ce bruit que nous venons d'entendre,

URSULE, *avec un air de mystère.*

Oh! ce n'est rien, monsieur.

Madame DUPONT.

Comment rien! Eh! voilà une fumée terrible!

URSULE.

Oh! c'est égal, madame... (*Bas à Dupont.*) C'est de l'artifice de vot' bouquet qu'on a voulu essayer.

DUPONT, *lui faisant signe.*

Chut! . . . . oui, oui, ma femme, ce n'est rien. . . . Ce sont de vieilles choses que je fais brûler, et il s'est trouvé dedans, apparemment, quelques. . . (*Ursule s'en va.*)

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, JOCRISSE, *tout barbouillé de noir.*

JOCRISSE, *criant et se démenant.*

AH! sarpedié! c'est indigne des trahisons pareilles! monsieur, je viens vous demander vengeance de ça.

Madame DUPONT.

Quest-ce qu'il y a donc encore?

DUPONT, *bas à Jocrisse.*

Tais-toi donc, ne parles pas de ça.

JOCRISSE.

Si fait, monsieur; j'ai pas tort ste fois-ci, d'abord: jugez-moi putôt. Tenez, madame, c'est l'artificier qui travaille là-bas dans le jardin à faire des fusées pour vote fête. . .

DUPONT.

Allons, l'imbécille! voilà tout vendu!

Madame DUPONT.

Ah! ah! monsieur, une surprise que vous me ménagiez!

DORVAL.

Oui; mais le secret était en bonnes mains!

Madame DUPONT *à Jocrisse.*

Eh! qu'a-t-il fait cet artificier?

JOCRISSE.

Eh ben! madame, i' m'a donné six belles chandelles pour porter dans le sallon, qui m'a dit de les mettre dans six beaux flambeaux. . . .

DORVAL.

Ah! des chandelles Romaines, apparemment!

JOCRISSE.

Ah ben oui! Romaines! . . . c'était ben putôt des chandelles du diable! . . . Quand je les ai t'eu mis dans les flambeaux, j'ai voulu les émoucher; mais j'en ai allumé la mèche à une, et pis, j'y ai soufflé dessus pour la faire prendre;

pas du tout, v'là que la chienne de chandelle a soufflé un feu qui m'a sauté dans le nez et qui m'a tout grésillé le visage et les mains ; et pis, après ça, le pétard qui m'a fait tomber à la renverse.

DUPONT *riant.*

Oh ! oh ! oh !... tu n'as donc pas envie d'aller émoucher les cinq autres ?

JOCRISSE.

Moi ! que le diable d'artificier les émouche si i' veut, lui-même ; elles sont ensorcelées.

Madame DUPONT, *à son mari.*

Eh bien ! monsieur, vous voyez qu'on ne peut pas se fier à un étourdi comme celui-là ! Quelque jour il mettra le feu ici ;... d'ailleurs, je vous avoue, moi, qu'il me retourne tout le sang.

JOCRISSE.

Pardine ! je l'ai ben mieux retourné, moi, le mien, qu'il est tout brûlé à stheure.

DUPONT.

Allons, allons, ma femme, il faut encore lui pardonner celle-là.

DORVAL.

Oui... il en est déjà assez puni.

JOCRISSE.

Quien ! me pardonner, à stheure ! comme si c'était ma faute.... C'est pardi ben moi qui ne pardonne pas à ce chien d'artificier sa chandelle moulée !

Madame DUPONT, *à son mari.*

Comment ! vous voulez que je garde un imbécille qui me fait à tous momens de nouvelles sottises et qui casse tout ?

DUPONT.

Eh bien ! qui est-ce qui ne casse pas ?...

JOCRISSE.

Oh ben ! moi, y a encore ben des choses ici que je magne tous les jours et que j'ai pas encore cassé.

Madame DUPONT.

Ah ! pas encore !... mais tu espères que cela viendra, apparemment.

JOCRISSE.

Ah ben ! mais madame, on ne peut pas vous répondre du

casuel, non pus, et puis nous n'aurons pas de dispute. Vous v'là ici, et moi je vas aller balayer dans les autes chambes. . . . (*Il s'en va.*)

SCENE X.

DUPONT, Madame DUPONT, DORVAL.

DUPONT.

Eh bien! cela ne vous désarme pas, madame! Vous voyez qu'il baisse pavillon devant vous!

Madame DUPONT.

Ah ça! monsieur, j'espère (*parlant sérieusement*) que vous me débarrasserez bientôt de lui. . . . D'abord, je vous avoue que j'ai fait demander un autre domestique, et que je l'attends d'un moment à l'autre.

DUPONT.

Eh bien! ma chère amie, quand il viendra, nous le prendrons, s'il vous convient; aussi bien une personne de plus ne nuira pas dans notre maison. . . . Mais il ne faut pas désespérer de ce pauvre diable; il est sans malice, et j'ai idée que nous en ferons quelque chose.... Il n'y a que mon ami Dorval qui lui garde une dent pour son portrait.... (*riant.*) et pour son café.

DORVAL *toussant par ressouvenir.*

Hom! hom! . . . oui, le diable de café est ce qui me tient le plus; car pour le portrait, cela peut se réparer... et même, si madame voulait, pour faire sa paix avec moi, me donner une petite séance. . . .

Madame DUPONT.

Oh! non; après dîner comme cela, je n'aime pas à rester assise. Allons plutôt faire un tour de jardin.

DUPONT *voulant la détourner.*

Oh! le jardin!... à présent, il fait encore bien chaud! . . . cela n'est agréable que le soir.

Madame DUPONT.

Ah! j'entends! . . . vos préparatifs; . . . oui, oui. Il est dans l'ordre que j'ignore tout cela; . . . et malgré la chandelle de Jocrisse, je . . . je serai surprise ce soir... Allons dans le sallon.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, JOCRISSE, *avec un balai de crin.*

JOCRISSE *venant derrière, à Dupont.*

CHIT! chit! monsieur. . .

Madame DUPONT *à Jocrisse.*

Eh bien! te voilà encore!

JOCRISSE.

Eh! c'est pas pour vous ste fois-ci, madame, c'est à monsieur que j'en ai.

DUPONT *riant.*

Ah! si c'est à nous deux, Madame, vous ne devez pas troubler la confidence; parles, mon ami.

JOCRISSE, *à demi-voix.*

Dites donc, monsieur, quest-ce que c'est-i' que des petits papiers fins de mousseline peinturés en noir et en rouge qu'étions sus votre bureau?

DUPONT *haut.*

Ah! ce sont des billets de la Caisse d'Escompte que j'ai reçu ce matin, et que j'ai oublié de serrer.

JOCRISSE.

ça ne doit pas être ben cher, ces petites images-là, pas vrai, monsieur?

DUPONT, *riant.*

Non, non, vas, ce sont des misères dont tu n'a pas besoin de savoir le prix.

JOCRISSE *s'en allant.*

Ah! tant mieux! . . . Je le pensais ben aussi, moi.

DUPONT *riant.*

Il est plaisant avec ses images! . . . Mais quelle idée as-tu de me demander cela?

JOCRISSE *revenant.*

Je m'en vas vous le dire, monsieur; c'est que tout-à-l'heure, en balayant votre cabinet, j'ai ouvert la fenêtre, à cause de la poussière; là-dessus, il est venu une bouffi de vent qu'a envolé toutes les petites images!

DUPONT *s'écriant.*

Ah! Miséricorde!

DORVAL.

Oh! parbleu! je crois que voilà ton café, à toi.

JOCRISSE.

Y en a qu'ont passé par la fenêtre. Ah! vous ririez de voir comme tout le monde court après dans les rues!

DUPONT *enragé, et piétinant de colère.*

Après mes billets de Caisse!... Ah! misérable! Tiens-toi bien, malheureux! S'il faut que mes billets soient perdus, je reviens avec ma canne, et je vais t'assommer moi-même. Ne le laissez pas sortir. (*Il s'en va.*)

SCENE XII.

Madame DUPONT, DORVAL, JOCRISSE.

JOCRISSE, *stupéfait.*

Eh ben! est-ce qu'il est devenu fou depis tout-à-l'heure, donc? Comment! lui qui riait toujours quand je faisais qué-qu'étourderie; le v'là qu'il est enragé pour des images!...

Madame DUPONT.

Eh bien! monsieur Jocrisse, voilà donc votre protecteur fâché une fois!

JOCRISSE.

Oh! jarni! j'aimerais mieux qui' me grondât tous les jours comme vous faites, que de se fâcher une seule fois comme ça.

Madame DUPONT, *à Dorval.*

Ça lui apprendra, à monsieur Dupont.... S'il l'avait renvoyé, lorsque je l'ai voulu, il nous aurait épargné bien de sa mauvaise humeur à tous.

JOCRISSE.

Eh ben! madame, laissez-moi aller à présent.

Madame DUPONT.

Oh! il n'est plus tems; tu es consigné.

JOCRISSE.

Ah! jarnombille! le v'la qui revient.... Je crois qu'il n'a pas sa canne avec lui.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, DUPONT.

DUPONT.

Le misérable! je suis arrivé bien à tems pour fermer la

fenêtre, car tout y aurait passé.... Heureusement il n'y en a que pour à peu-près une centaine de pistoles de perdu.

Madame DUPONT.

Heureusement, dites-vous!

DUPONT.

Oui, ma foi, heureusement... Quand je pense qu'il y avait là vingt mille francs qui pouvaient sauter; je regarde encore cela comme un très-grand bonheur!

DORVAL.

Certainement, madame, et je lui en fais bien mon compliment.

JOCRISSE.

Quien, compliment!... V'là donc que j'ai ben fait, moi, à stheure-ci.

DUPONT.

Pour vous, monsieur Jocrisse, il est tems que j'ouvre les yeux sur votre mérite, et que je le récompense. Vous allez avoir la complaisance de faire votre paquet. Cela ne doit pas être long; et si je vous retrouve ici dans un quart-d'heure, nous compterons ensemble pour tout ce que chacun de la maison vous doit. Au revoir, monsieur Jocrisse. (*Il sort.*)

Madame DUPONT, *s'en allant.*

Bon jour, mon bon ami.

DORVAL.

Je suis fâché de n'avoir pas pu finir ton portrait; mais tu as si bien travaillé celui de madame, que tu ne seras pas en peine pour achever le tien. (*Il sort.*)

SCENE XIV.

JOCRISSE, *seul, confondu, etc.*

(*Après un moment de silence.*)

NON; c'est pas eux qui me piquent : c'est monsieur Dupont tout seul qui m'étonne!... J'aurais juré que de lui à moi c'étais à la vie pour être ensembe, et pas du tout, v'là qu'il a une lubie aussi, et i' me campe à la porte!... et sans précaution, encore!... Là! fiez-vous donc aux maîtes, après celle-là!.... Ah! jarni! j'étais si content de cette condition!... Oh! oui; je le vois ben à présent; les maîtes se ressemblent tous, et les domestiques sont toujours la dupe.

SCENE XV.

JOCRISSE, URSULE.

URSULE.

Eh ben! mon pauvre Jocrisse! quéque j'apprends donc-là; v'la donc note mariage défait?

JOCRISSE.

Pourquoi donc ça? si vous aviez autant d'envie de moi, mamzelle Ursule, comme j'en ai de vous, ça n'y déferait rien du tout.

URSULE.

Mais, mon cher enfant, il n'est pas question ici de l'envie toute seule, faut de quoi vivre avec;.... et à présent que te v'là sus le pavé....

JOCRISSE.

Bah! j'y resterai pss long-tems sus le pavé; un bon sujet trouve toujours....

URSULE.

Oui; mais les bonnes conditions sont rares, et c'est vrai que t'es ben étourdi.

JOCRISSE, *pleurant.*

Allons, pisqu'il faut que je m'en aille, et qu'il ne m'a donné qu'un quart-d'heure pour faire mon paquet, je vas commencer par vous faire mes adieux... Au revoir, ma chère mamzelle Ursule... Je me ressouviendrai toujours de vous; et pour que vous pensiez un petit brin à moi, v'là mon portrait que je vous abandonne..... ça n'est encore qu'une débauche, comme a dit le peinte; mais je reviendrai me faire finir un jour que n'y aura personne.

URSULE.

Mais, mon pauvre garçon, où que tu vas aller comme ça ce soir?

JOCRISSE.

J'en sais rien; car je ne connais pas une ame.... et si je ne voulais pas rester vivant pour vous, mamzelle Ursule, j'irais me.... Oh! oui, j'irai faire quéque mauvais coup.

URSULE.

Ecoute; il me vient une idée: je vas aller trouver monsieur, et je le prîrai tant, qu'il te laissera coucher encore ici ce soir. Si je gagnons ça sur lui, il est bon, et le premier moment de sa colère passé, il te pardonnera tout demain.... J'y cours ben vîte. (*Elle sort.*)

SCENE XVI.

JOCRISSE, *seul.*

OH! c'est sûr qu'il est bonne personne, et je ne conçois rien à sa fâcherie, moi.

SCENE XVII.

JOCRISSE, LE COLPORTEUR.

LE COLPORTEUR.

AH! dites donc? je crois que c'est vous à qui que j'ai vendu ce matin ici, un billet de six francs?

JOCRISSE.

Oui dà, monsieur! tout fin dret,... et que je voudrais ben les ravoir encore, à stheure que me v'là sans place.

LE COLPORTEUR.

Ah! mon enfant! j'étais sûr que je faisais votre bonheur, moi! Vous avez gagné douze cents vingt-quatre livres.

JOCRISSE, *sautant de joie.*

Ah! jarnombille! queu coup!... J'ai les fonds perdus qui m'arrivent!.... Ah ça! mais.... ne vous moquez-vous pas de moi?

LE COLPORTEUR.

Non parbleu pas! c'est si vrai, que je vous apporte votre argent moi-même, afin que vous n'oubliez pas celui qui vous à fait gagner... Voyons; donnez-moi votre billet?

JOCRISSE.

Pourquoi faire, mon billet?

LE COLPORTEUR.

Parce que je ne peux pas vous payer sans ça.

JOCRISSE.

Ah! c'est une aute affaire. (*Il se fouille par-tout.*) Ah! miséricorde! je crois que j'ai allumé la maudite chandelle moulée avec, tantôt!

LE COLPORTEUR.

Ah ben! vous avez fait là un beau coup! . . . C'est douze cents livres de perdus.

JOCRISSE.

Sarpedié! si c'est vrai, je vas me pendre tout de suite. Ah! pourtant, je crois que le v'là, tenez; c'est-i' pas ça?

LE COLPORTEUR.

Oh! oui; c'est-ça même. Nos. 13, 17, 63... Oui; le terne y est bien, et je vas vous le payer.

JOCRISSE, *sautant de joie.*

Bon! et moi je vas épouser mamzelle Ursule.

LE COLPORTEUR.

Je vous disais bien de pendre la crémaillère d'avance. Tenez, je vas vous donner de bons billets pour la somme de douze cents livres, et voilà les vingt-quatre livres d'appoint en écus de six livres; que si vous étiez bon enfant, vous laisseriez pour boire à votre santé à celui qui vous a porté bonheur.

JOCRISSE.

Oh! de ça, c'est juste; et de bon cœur, même, empochez-les : c'est vote part, et donnez-moi ben vite la mienne.

LE COLPORTEUR *serrant les quatre écus et tirant son porte-feuille.*

Grand-merci, mon brave homme!... et tenez de bons effets.... (*Il lui compte six billets de Caisse.*) 2, 4, 6, 8, 10 et 12 cents livres bien comptés. (*Il resserre son porte-feuille.*)

JOCRISSE, *regardant les billets.*

Eh ben! quéque c'est que çà!

LE COLPORTEUR.

Eh! parbleu! c'est des billets de la Caisse d'Escompte.

JOCRISSE.

Quéque vous me chantez?... C'est des images comme le vent les a envolées tantôt à monsieur, ça!

LE COLPORTEUR.

Je ne sais pas ce que vous voulez dire; mais c'est du bel et bon argent. Chacun de ces billets-là vaut deux cents livres; en voilà six : çà fait bien vos douze cents livres... D'ailleurs, faites-les voir au premier venu, et il vous donnera des louis d'or en place.... Au revoir, mon brave homme;... au premier tirage, je reviendrai pour tâcher de vous en donner autant. (*Il s'en va.*)

SCENE XIX.

JOCRISSE, *ses billets à la main, et réfléchissant.*

Que je les fasse voir au premier venu, et il va me donner des louis d'or en place... Ah! sarpédié! c'est donc des louis d'or aussi que j'ai fait envoler à monsieur Dupont tantôt!... et i' n'avait donc pas tant de tort de se mettre en colère contre moi, ce pauvre cher homme!... Eh ben! j'étais pourtant ben innocent de ça aussi, moi!... Voyez ce que c'est de n'avoir pas l'habitude de magner ces monnaies-là!... J'étais piqué contre lui de me renvoyer parce que je croyais que c'était un caprice; mais à stheure j'y pardonne sa colère; et quand i' m'aurait donné les coups de bâton, je ne l'y en voudrais pas encore.

SCENE XIX.

DUPONT, JOCRISSE.

DUPONT, *d'un ton de bonté, mais encore piqué.*

EH bien! monsieur Jocrisse, vous demandez donc à coucher encore içi ce soir ?

JOCRISSE.

Oh ! non, monsieur, je n'ose pus demander ste grace-là à présent. Je vois ben que je ne la mérite pas.... et je connais le tort que je vous avais fait sans le savoir.

DUPONT.

Oui, tu m'en a fait, et plus que tu ne crois... Mais je le mérite pour avoir eu confiance dans un étourdi et un imbécille comme toi.

JOCRISSE, *pénétré, et de tout cœur.*

Mon cher maitre! ne vous repentez pas d'avoir eu des bontés pour moi. J'ai jamais éte méchant!... Quand j'ai fait du mal, c'était pas par exprès; j'en suis pus fâché que vous, et je voudrais pouvoir le réparer.

DUPONT.

Le réparer!... Eh! malheureux! comment t'y prendrais-tu pour réparer cent pistoles et plus que tu m'as fait perdre!

JOCRISSE.

Je ne sais pas combeu que ça fait, cent pistoles;... mais, tenez, on m'a dit que y avait là douze cents francs; voyez, monsieur, et pernez-les toujours à compte. (*Il lui donne ses billets.*)

DUPONT, *les prenant.*

Quest-ce que c'est que ça ?... Est-ce que ce sont mes billets que tu as retrouvés ?

JOCRISSE.

Non, monsieur, c'est mon billet de Loterie de ce matin qu'a gagné ça, et que le Colporteur vient de m'apporter ici.

DUPONT *pénétré et lui serrant la main.*

Et tu me les offres ? .. Ah ! brave garçon ! (*Il l'embrasse.*) (*On entend une fanfare dehors et des tambours.*)

JOCRISSE *étonné..*

Eh ! mon Dieu ! queuque c'est que ça ?

DUPONT.

Justement, mon ami; c'est une aubade que les tambours viennent te donner pour célébrer ton bonheur.

SCENE XX et dernière.

(*Tous les Acteurs entrent à la suite.*)

URSULE *vivement.*

QUÉQUE c'est donc que ça qu'on tambourine à la porte ?

DORVAL *entrant après elle.*

On dit que c'est un terne qu'on a gagné à la Loterie.

Madame DUPONT, *voyant son mari qui tient des billets de caisse.*

Est-ce que c'est vous, mon cher ami ?

DUPONT.

Non, ma femme ; mais je ne suis pas jaloux de celui qui l'a eu... C'est Jocrisse qui a gagné douze cents livres, et qui vient de me les donner pour remplacer ce que son étourderie m'avait fait perdre tantôt.

DORVAL.

Comment donc, Jocrisse, voilà un beau trait !

DUPONT.

Je vous ai toujours bien dit, moi, qu'il y avait de la ressource avec lui... Jocrisse, j'ai ri jusqu'à présent de tes étourderies ; je me suis fâché de ta dernière sottise, mais je dois récompenser ton bon cœur ; voilà ton argent que je te rends.

JOCRISSE, *à ses pieds, sans prendre les billets.*

Ah ! mon Dieu ! mon bon maîte !...

DUPONT.

Prends, te dis-je, et jouis doublement de ton bonheur, en épousant Ursule.

Madame DUPONT.

J'y consens ; mais je ne voudrais pas qu'Ursule nous quittât.

DUPONT.

Eh bien ! ils resteront tous deux... Ursule est un bon sujet ; et si Jocrisse n'a pas beaucoup d'esprit, au moins, il vient de nous prouver qu'il avait un bon cœur.

JOCRISSE, *lui baisant la main.*

Ah ! jarni ! mon cher maîte !.... faudrait donc être un tigre, pour n'en avoir pas un bon auprès de vous... Ma chère maîtresse, vous verrez que vous serez contente de moi à présent ; vous, monsieur le peinte, vous finirez mon portrait de ce coup-ci ; et vous, mamzelle Ursule, vous aurez toujours l'original, en attendant la copie ; et pis, v'là encore le magot par-dessus le marché. (*Il lui donne les billets.*)

Fin du second et dernier acte.

JANOT,

OU

LES BATTUS

PAYENT L'AMENDE,

COMÉDIE-PROVERBE EN UN ACTE;

PAR DORVIGNY.

NOUVELLE ÉDITION.

A PARIS,

CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES ŒUVRES DE PIGAULT-LEBRUN,

PALAIS-ROYAL, DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, N° 51.

1819.

Cette Pièce a été représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre des Variétés-Amusantes, en juin 1779.

A MON LIBRAIRE.

Eh bien, mon cher Libraire! de ce coup-ci vous ne me gronderez plus... Rien ne porte malheur, m'avez-vous dit, comme de faire imprimer une Pièce avant la première représentation. Je vous ai cru, et je viens après la centième vous apporter la mienne. Allons vîte, il n'y a plus de temps à perdre; tandis qu'on la joue encore, apprêtez votre encre, disposez vos caractères, et faisons gémir la presse. Nombre de personnes vous demanderont, *comme à moi*, « qu'est-ce » que c'est que cet ouvrage-là »? Répondez bonnement, *comme moi*, que vous n'en savez rien. Si l'on insiste, et qu'on vous dise, *encore comme à moi*, « mais ce n'est ni une Comédie, ni une Parade, ni » un Proverbe »! répliquez, *toujours comme moi*, « soit ce que cela pourra : y avez-vous ri »? Si quelques-uns vous disent, « non, *comme à moi* », répartez-leur, *comme j'ai fait*, « tant pis pour vous »! Et si plusieurs vous avouent franchement, *comme à moi*, qu'ils y ont beaucoup ri, oh! pour lors, assurez-les, *comme je n'y ai pas manqué*, que vous en êtes enchanté, et concluez, *comme j'ai fait aussi*, que dès qu'on a ri au Spectacle, on y a eu du plaisir; que quand on a eu du plaisir au Spectacle, on doit être content de l'Auteur; que quand on est content de l'Auteur, on doit acheter son ouvrage; et, de conclusion en conclusion, débitez si bien vos exemplaires, que, voyant notre édition épuisée, notre tour vienne de rire aussi *comme les autres*.

PERSONNAGES.

RAGOT, *fripier.*

Madame RAGOT.

JANOT, *leur garçon de boutique.*

SIMON, *savetier.*

SUZON, *sa fille.*

DODINET, *rat-de-cave.*

UN CLERC DE COMMISSAIRE.

UN GARÇON PATISSIER.

UN CAPORAL DU GUET.

DES SOLDATS.

La scène se passe dans la rue, devant la boutique de Ragot.

JANOT,

OU

LES BATTUS PAYENT L'AMENDE.

La Scène se passe sur les huit à neuf heures du soir. Le théâtre représente la rue, et n'est éclairé que par un réverbère.

SCENE PREMIERE.

MADAME RAGOT *seule, devant sa porte.*

VOYEZ un peu ce chien d'ivrogne! c'est tous les jours le même train. Il m'emporte de l'argent pour aller, dit-il, dans les ventes, et tous ses inventaires se font toujours sur le comptoir du cabaretier; et pis quand il est soûl, il se laisse attraper comme un enfant : il m'achète des drogues, des garde-boutiques! Vlà-ti pas une belle heure, tenez, pour revenir!.. Ah! je crois pourtant que le vlà.

SCENE II.

RAGOT, *un peu gris, portant un vieux tableau.*

MADAME RAGOT.

Eh ben! te vlà donc? D'où-ce que tu reviens comm'çà?

RAGOT.

D'où-ce que je reviens? tiens, regarde ça. (*Il lui montre son tableau*).

MADAME RAGOT.

Eh ben! après : qu'est-ce que c'est que ça?

RAGOT.

C'est un original, ma femme.

MADAME RAGOT.

Original toi-même... Voyez un peu st'animal, avec sa guenille!... Et ton argent, où est-il?

RAGOT, *en montrant le tableau.*

Regarde ça, je te dis.

MADAME RAGOT.

Comment! regarde ça! ça ne te coûte pas les dix écus que tu as emportés, peut-être?

RAGOT.

Non dà? Encore douze francs que je redois dessus.

MADAME RAGOT.

Encore douze francs! est-ce que tu te moques de moi?

RAGOT, *lui cognant le nez avec.*

Mais regarde-le donc, tu verras ce que c'est.

MADAME RAGOT.

Ah, misérable! peux-tu faire des marchés comme ça! nous vlà ruinés!

RAGOT.

C'est toi qui me ruines! tu ne sais pas vendre.

MADAME RAGOT.

Je ne sais pas vendre?

RAGOT.

Non : je devrais être à présent le plus grand fripier de Paris, avec les marchés d'or que je fais tous les jours; mais tu n'entends rien au commerce : tu ne sais pas vendre, je te dis.

MADAME RAGOT.

Mais, imbécille, c'est toi qui ne sais pas acheter. Qu'est-ce que tu veux que je vende, quand tu m'apportes des vilenies comme ça?

RAGOT.

Des vilenies comme ça! Insolente! un original qui sort du cabinet d'un receveur des gabelles.

MADAME RAGOT.

Une belle autorité! Et pourquoi qui le vend, drès que c'est si beau?

RAGOT.

C'est un petit arrangement que la justice fait par représailles.

MADAME RAGOT.

Comment! par représailles?

RAGOT.

Oui : il a fait sortir les fonds de la caisse pour meubler son cabinet, et à présent on fait sortir les tableaux de son cabinet pour remeubler la caisse : ça fait la navette.

MADAME RAGOT.

Vlà ce qui t'arrivera au premier jour : on vendra ton lit pour payer tes belles emplettes.

RAGOT.

Allons, allons, taisez-vous, femme. Vous n'êtes pas faite pour vous connaître à tout ça : mêlez-vous de vendre les prix que je vous dis, et ne raisonnez pas sur mes marchés.

MADAME RAGOT.

Vendre les prix que tu dis! et qui diable en voudrait? Tes

marchandises sont si belles que personne ne les regarde tant seulement pas.

RAGOT.

C'est qu'il ne passe pas de connaisseurs dans ste rue-ci : faut changer de quartier... Voyez-moi ça ! Ces petits bouquets de Rembrant, comme c'est délicat! ste bataille de Teniers! tenez, ça n'est-ti pas parfait? Et ste noce par Lebrun! c'est-ti pas réjouissant? Là, ne dirait-on pas que toutes ces bouteilles-là sont pleines? Rien qu'à les regarder, ça donne envie de boire.

MADAME RAGOT.

Tu les regardes donc depis le matin jusqu'au soir, car t'as st'envie-là toute la journée?

RAGOT.

Taisez-vous, madame Ragot, et rentrez-moi tout ça; ça devrait déjà être dans la boutique.

MADAME RAGOT.

Que ne reviens-tu de meilleure heure? est-ce que je peux rentrer ça à moi toute seule?

RAGOT.

Vous ne pouviez pas vous faire aider par Janot? où est-ti, st'animal? Janot! oh, Janot! *(Il appelle).*

SCENE III.

LES MÊMES, JANOT *(à la fenêtre).*

JANOT.

Eh ben! quoi qu'il a donc encore fait, Janot?

RAGOT.

Descendras-tu, quand on t'appelle?

JANOT *(à la fenêtre).*

Je ne peux pas, notre maître. Je suis ta guetter la soupe qui est sur le fourneau, qui va s'enfuir, qui bout.

RAGOT.

Eh bien, ôte la vîte, et descends.

JANOT.

Je le veux ben, moi. *(Il sort de la fenêtre).* Ah, jarni! vlà que je me brûle! et tout le bouillon qu'est répandu, tenez, pour être si pressé, là, dans les cendres.

RAGOT.

Arriveras-tu donc?

JANOT.

Ah ben, dame! donnez-vous le temps. *(Il tombe dans l'escalier en courant; on entend le bruit).*

MADAME RAGOT *(à Janot qui entre).*

Ah! le mal-adroit!..... Qu'est-ce que t'as fait là?

RAGOT.

Tu viens de casser quelque chose, je parie?

JANOT.

Au contraire, monsieur, c'est ma jambe, que je me suis donné une entorse en tombant, dans le talon, qu'est là à l'entrée de l'escayer, que ça me fait un mal de chien, où ce qu'on n'y voit goutte encore.

RAGOT.

Grand benêt! tu ne peux pas regarder à tes pieds : on se tient ferme quand on marche.

JANOT.

Pardine, quand j'y regarderai, je vois ben que j'ai le talon démis, puisque je boite.

RAGOT.

Vilain paresseux! il faut toujours crier après lui! qu'est-ce que t'as fait toute la journée?

JANOT.

Ah ben, oui! ne sembe-ti pas qu'on reste là les bras croisés? et stescayer que j'ai nettoyé depuis le haut jusqu'en bas, avec un balai qui faisait peur.

RAGOT.

Oui, un balai qui faisait peur.

JANOT.

Sûrement, monsieur, de l'ordure gros comme vous, que j'ai ôtée, où ce qu'on se mirerait dedans à présent.

RAGOT.

Eh ben! après : est-ce là tout?

JANOT.

Ah ben, oui, tout! j'ai été porter ce vieux fauteuil chez le rempailleur, là, contre l'égout Montmartre, qui était tout dépaillé..... après ça j'ai été à la vallée chercher un abatis, comme vous me l'aviez dit vous-même de dindon, présence de madame, qui m'a coûté douze sous avec le cou et les pattes.

RAGOT.

Tu n'as donc pas été à la boucherie?

JANOT.

Pardonnez-moi, monsieur; j'ai pris un bon pot-au-feu pour demain dîner avec vot' compère, qui est tout de la tranche, qui doit venir avec sa femme, pesant cinq livres, sans os du tout.

RAGOT.

Et pour le souper, ce soir?

JANOT.

Oh! pour ce soir j'avons un petit gigot qu'est au four, chez le pâtissier, avec une gousse d'ail dans le manche.

RAGOT.

C'est bon. Allons, rentre tout ça.

JANOT.

Oh! je ne me suis pas endormi, allez; et si c'est pas encore là tout. J'ai été battre ste vieille courte-pointe que vous savez ben, avec la voisine, qui était toute pleine de poussière.

RAGOT.

La peste de l'imbécille! qu'est-ce que tu m'embrouilles, la voisine pleine de poussière?

JANOT.

Oui, la courte-pointe..... et pis ste tenture que j'ai portée chez le dégraisseur, que vous avez achetée hier à l'inventaire...

RAGOT.

Moi! j'ai acheté?....

JANOT.

Oui, qui vous a coûté un louis, où ce qui y avait tout plein de taches dedans.

RAGOT.

Ah! je sais ce que tu veux dire.... Allons, il se fait tard, va-t'en me chercher le souper.

JANOT.

Eh ben! donnez-moi de l'argent pour payer la façon.

RAGOT.

Comment, la façon?

JANOT.

Oui, deux sous pour le four.

RAGOT.

Est-ce que tu n'as pas d'argent?

JANOT.

Moi! eh pardine, vous crayez ben que je n'en manque pas, vous ne m'en laissez jamais.

RAGOT.

Eh! qu'est-ce que t'as fait des six sous que ma femme t'a donnés ce matin?

JANOT.

(*à part*). Ah, jarni! je ne croyais pas qu'il savait ceux-là! Monsieur, j'en ai fait mettre des bouts à mes souyers, de quatre sous, par le savetier du coin, qui étaient tout percés à jour.

RAGOT.

Oui, tes souyers de quatre sous!... et les autres deux sous?

JANOT.

J'en ai fait mettre des clous aux talons, de six yards, et les autres deux yards j'ai regardé la liste de la loterie.

RAGOT.

Pourquoi faire, regarder la liste?

JANOT.

Pour voir si j'aurais pas gagné, quelquefois.

RAGOT.

Est-ce que tu mets à la loterie, toi?

JANOT.

Moi! Oh! je ne suis pas si bête. On dit que c'est de l'argent perdu.

RAGOT.

Et comment veux-tu donc y gagner, imbécille, si tu n'y mets pas?

JANOT.

Et l'hasard, donc!.... si j'ai du bonheur, moi, ne faut qu'un coup.

RAGOT.

Oui, tu m'as l'air heureux aussi!...... Quiens, ma femme, donne-lui de la monnaie; moi, je vas mettre le couvert. (*Il rentre*).

SCENE IV.

MADAME RAGOT, JANOT.

MADAME RAGOT.

Combien qu'il te faut?

JANOT.

Deux sous pour aller chercher le gigot.

MADAME RAGOT.

Quiens, en vlà douze; en revenant tu prendras une bouteille de vin.

JANOT.

A queu prix, not' maîtresse, à quinze?

MADAME RAGOT.

Tenez, st'imbécille! à quinze avec douze sous?

JANOT.

Dame, vous n'expliquez pas aussi; on n'est pas sorcier pour deviner tout.

MADAME RAGOT.

A dix sous, nigaud, et deux pour le gigot, ça fait ton compte. Ou ben, tiens, rends-moi mes douze sous; j'ai besoin de monnaie, vlà six francs. Fais-toi donner de bonnes pièces, entends-tu? (*Elle s'en va*).

JANOT.

Oh, pardine! laissez faire, allez, je ne suis pas bête, moi. Vous savez ben qu'on ne m'attrape pas comme ça..... (*seul*). C'est bon.... j'avais ben encore queuques sous de monnaie que je n'ai pas voulu l'y dire, là-haut dans un coin de ma chambre; je les garde pour aller déjeûner demain avec mamselle Suzon, qu'est fête, comme j'avons été dimanche dernier...... Allons toujours chercher not' soupé..... mais la nuit est noire comme tout : je répandrai la sausse. Holà, not' maitresse, descendez-moi donc un peu vot' lanterne, qu'on n'y voit goutte, avec de la chandelle dedans.

MADAME RAGOT.

Quiens, la vlà. (*Elle la lui donne*).

JANOT.

Ben obligé..... (*Il s'en va en chantant*):

Lison dormait suz un bocage,
Un bras par-ci, l'aute pied par-là.

Eh, mais! Dieu me pardonne, je crais que vlà mamselle

Suzon à la fenêt'; faut que je l'y dise un petit bonsoir sans faire semblant de rien : (*en criant*) bonsoir donc, mamselle Suzon; comment que vous vous portez, s'il vous plaît?

SCÈNE V.

SUZON (*à sa fenêtre*).

Ben obligée, fort ben, monsieur Janot; et vous-même, du depis qu'on ne vous a pas vu?

JANOT.

Oh! moi, je me porte comme le Pont-Neuf. Queuque vous faites donc à vot' fenêt', à l'heure qu'il est, à st'heure-ci?

SUZON.

Ah! rien; je suis ta prendre un petit brin l'air, sans que ça paraisse; et vous, où que vous allez comme ça?

JANOT.

Je vas chercher not' soupé qui est chez le pâtissier, au coin de la rue, à côté de ce parfumeur, cuit dans le four.

SUZON.

C'est fort ben fait; vous aurez beau temps.

JANOT.

Oui, ma fine; si ça dure, j'aurons une belle journée ste nuit..... y fera beau demain pour la promenade. Si vous voulez, j'irons déjeûner comme j'avons été dimanche dernier à Saint-Cloud. Je mangerons de bons beignets cheus le suisse, fricassés dans la poèle.

SUZON.

Je le voulons ben, monsieur Janot; mais c'est que ça bourre comme tout, les beignets.

JANOT.

Oh que non! je les ferons descende; je boirons de ce bon petit vin de Briolet que vous aimez tant, que nous en avons bu l'aut' jour sous ce grand berceau, où ce qui y a de l'épine blanche tout du long, à six sous la bouteille : vous en souvenez-vous-ti?

SUZON.

Pardine! si m'en souvient! témoin que j'y ai t'oublié mon petit couteau que vous m'aviez donné, où ce que j'en ai t'eu ben du chagrin, allez.

JANOT.

Comment! st'Ustache Dubois que je vous avait fait présent? Ah ben! voyez, c'est comme un sort!... Mais, c'est égal, je vous en donnerai un autre, un véritable couteau de Langue, tout ce qu'il y a de pus meilleur; vous n'en verrez pas la fin de celui-là. Il m'a déjà usé deux manches et trois lames, c'est toujours le même.

SUZON.

C'est ben honnête à vous, monsieur Janot; faut pas vous défaire de vos meubes comme ça pour moi.

JANOT.

Ah! pardonnez-moi mamselle, c'est rien que ça. En parlant de couteau, c'est feu mon père qui en avait un beau, devant Dieu soit son âme, pendu à sa ceinture, dans une gaîne, avec quoi il faisait la cuisine.

SUZON.

A quelle heure que vous vienrez me prende, pour que je me tienne prète?

JANOT.

A huit heures. Mais dites donc, faut pas aller avec ce guernadier de l'aute jour. J'ai toujours peur qu'il me racole, avec ses crocs. C'est de la mauvaise compagnie, ça; et vous savez ben le proverbe : Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu fréquentes.... vaut ben mieux n'être que moi et vous, vlà tout, et pis vot' petite sœur, et mon p'tit frère et ma cousine, ça fera cinq; nous jouerons aux quatre coins, pas vrai, mamselle Suzon?

SUZON.

Tout ce qui vous fera plaisir, monsieur Janot; mais faudra revenir de bonne heure, nous goûterons en chemin.

JANOT.

Oui, je passerons par Sève, j'y mangerons des p'tits gâteaux de Nanterre.... comme j'en avons mangé l'aut' jour tout le long de la rivière, avec du beurre dessus.

SUZON.

Et vous souvenez-vous des bonnes cerises que j'avons mangées aussi?

JANOT.

Pardine! je le crais ben, de ste p'tite marchande qui était si jolie, à trois sous la livre.

SUZON.

Oh! mais tout ça vous ruine, monsieur Janot; faut pas ête un dépensier comme ça; vous ferez un mauvais ménage, au moins : vous êtes comme un panier percé, l'argent ne vous tient pas.

JANOT.

Ba, ba, vous êtes trop regardeuse, aussi..... à propos de panier percé, mamselle Suzon, vous souvenez-vous-ti que vous m'avez promis queuque chose?

SUZON.

Moi! de quoi donc que c'est que ça pourrait ête?

JANOT.

Ah dame! sous votre respect, vous m'avez promis de m'embrasser quand je vous rapporterions vos bas de coton à coins brodés, que j'ai donnés à reprendre à ma cousine la ravaudeuse, où ce qui y a une maille d'échappée.

SUZON.

Est-ce que vous les avez dessus vous?

JANOT.

Oui.

SUZON.

Ah! ben obligée, donnez-les-moi.

JANOT.

Oui-dà! donnant, donnant : faut m'embrasser auparavant.

SUZON.

Oh! comme ça, dans la rue, devant tout le monde?

JANOT.

Non; venez m'ouvrir la porte de l'allée, j'entrerons un instant.

SUZON.

Eh ben! éteignez votre lanterne, qu'on ne vous voie pas; je vas vous jeter la clef.

JANOT.

C'est bon. *(Il souffle sa lumière).*

SCENE VI.

SIMON *(à la fenêtre)* à SUZON.

Eh ben! chienne de bavarde, avec qui que t'es donc là à causer.

SUZON *(bas.)*

Avec personne, mon père.

JANOT, *(d'en-bas de la rue).*

Hem! qu'est-ce que vous dites, mamselle Suzon?

SIMON *(à la fenêtre).*

Ah! c'est encore ce petit gueux de Janot!

JANOT *(d'en-bas).*

Janot.... oui, c'est moi.... jetez donc.

SIMON *(déguisant sa voix).*

Que je jette?

JANOT.

Oui, la clef dans mon bonnet. Me vlà.

SIMON *(déguisant sa voix).*

Tout-à-l'heure. Attends, attends. *(Il va chercher un pot, etc.).* Y es-tu?

JANOT *(s'approchant sous la fenêtre, et tendant son bonnet).*

Oui, jette.

SIMON *(lui jetant sur le corps).*

Tiens, attrape.

JANOT *(qui a tout reçu, etc.).*

Ah, sarpedié! qu'est-ce que c'est que ça?..... Vous ne pouvez pas prende garde à ce que vous faites? On crie *garre l'eau*, du moins, avant que de jeter.... Mais, comme ça sent donc!....

Est-ce que ça serait.... (*il flaire*). Ah, jarnigoi! c'en est. Vlà ma veste toute perdue; y n'y a pas à dire non, c'en est ben! Fi, mamselle Suzon, c'est indigne à vous. C'est un fait exprès! Vous m'avez fait éteindre ma lanterne; mais jarni! gny a pas besoin des yeux pour ça! avec le nez on voit ben!.... Vlà une belle chienne d'attrape!... vous avez beau rire; allez, je ne sommes pas vot' dupe, je voyons ben à présent de quoi y retourne!.. Ah, sarpedié! comment que j'allons donc faire? Faut aller montrer ça tout chaud à not' maîtresse.

(*Il se retourne vivement pour s'en aller, et se cogne contre Dodinet*).

SCENE VII.

JANOT, DODINET.

DODINET.

Au diable soit l'animal! Vous ne pouvez pas prendre garde!

JANOT.

Eh, pardine! prends garde toi-même. Est-ce que tu ne vois pas ben que je n'y vois goutte?

DODINET.

Eh ben! on va doucement, on ne se jette pas comme ça dans le monde.

JANOT (*à part*).

Eh! mais queu rencontre! Y me sembe que j'ai vu ste voix-là queuque part... (*Haut.*) Qui est là?

DODINET.

Qui est là, toi-même?

JANOT (*à part*).

Oh! c'est lui sûrement. (*Haut.*) Je m'appelle Janot.

DODINET.

Comment! c'est Janot?... et moi, je suis Dodinet.

JANOT.

Ah, mon cher Dodinet! je suis t'enchanté de te retrouver. Pardine! quiens, drès que je t'ai reconnu, je me suis douté que c'était toi.... Embrassons-nous.

DODINET.

De tout mon cœur. (*Ils s'embrassent*). Eh! mais, tu es tout mouillé!

JANOT.

Oh! c'est une histoire que je vas te conter. Quiens, imagine-toi..... (*En gesticulant il touche l'épee de Dodinet.*) mais, qu'est-ce que t'as donc là?

DODINET.

Ça? c'est mon épée.

JANOT.

Ton épée! est-ce que t'es soldat de milice?

DODINET.

Non, je suis engagé dans les Rats-de-Cave.

JANOT.

Guiabe! c'est-ti un beau régiment, ça?

DODINET.

Oh! je t'en réponds, va... mais... *(Il flaire.)* viens un peu de ce côté-ci. *(Il le mène à l'autre bout du théâtre).* Eh ben, ton histoire?

JANOT.

Emagine-toi donc, je m'en allais chercher not' soupé, et pis vlà que...

DODINET *(à part).*

Queu diable d'odeur! quiens, reculons-nous ici.

(Il recule d'un autre côté.)

JANOT.

Et pis, vlà donc que je passais, en passant; et pis tout d'un coup....

DODINET *(reculant toujours).*

(à part.) Mais c'est encore pus fort ici.

JANOT.

Est-ce que t'as des fourmis dans les pieds, toi? Qu'est-ce que t'as donc à danser?

DODINET.

Eh, non! c'est que je crais qu'il a passé par ici des.....

JANOT.

Non, il n'a passé personne.

DODINET.

Si fait, je te dis : ça sent un goût....

JANOT.

Comment! un goût?... Ah! quiens, c'est ça, p'tête?

(Il lui porte son bras sous le nez).

DODINET *(le repoussant).*

Ah! fi donc! qu'est-ce que c'est donc que ça?

JANOT.

C'est l'histoire que je te veux conter.

DODINET.

Le diable t'emporte.... Est-ce qu'on t'a jeté....

JANOT.

Tout juste; t'as mis le nez dessus.

DODINET.

Ah, ben! tant mieux, mon ami; vlà une bonne affaire pour toi, ça.

JANOT.

Ba! je la crayais mauvaise, moi?

DODINET.

Au contraire, mon ami, elle est excellente.

JANOT.

Comment donc ça?

DODINET.

Oh! c'est que t'auras de bons dédommagemens. Faut faire une plainte cheux le commissaire.

JANOT.

Ah! oui, mordine, t'as raison.

DODINET.

Ne t'a-t-on pas rossé aussi un peu?

JANOT.

Non, heureusement.

DODINET.

Ah! tant pis, morbleu! tant pis.

JANOT.

Tant mieux, putôt.

DODINET.

Eh non! tant pis, mon ami; si t'avais eu seulement queuques coups de bâton, ou queuques coups de pied au cul, ça te vaudrait de l'argent.

JANOT.

Es-tu ben sûr de ça?

DODINET.

Pardine, imagine-toi : c'est le casuel de not' emploi, je devons ben le savoir.

JANOT.

Ah! c'est ça p'tête qu'on appelle le tour du bâton, pas vrai?

DODINET.

Quiens, y n'y a pas encore huit jours, j'ai t'eu un soufflet qui m'a valu près de dix pistoles.

JANOT.

Peste! c'est ben heureux, ça! j'en ai diablement reçu qui ne m'ont rien rapporté, moi.

DODINET.

C'est que tu ne sais pas t'y prende. Quiens, moi, vlà comme ça m'est venu. Y avait zun homme qui courait après moi dans la rue; en me sauvant, le pied m'a glissé, je suis tombé dessus un coup de canne. Je ne perds pas la tête, moi, je me relève. Vlà mon homme qui me rattrape : y viens sur moi comme un furieux; comme ça, quiens..... Si je ne m'étais pas retourné, il me campait un coup de pied dans le ventre.

JANOT.

C'est ben adroit! Tu l'as escamoté, donc?

DODINET.

Oui, par-derrière...... Le vlà tout sot, lui, d'avoir manqué son coup! Quand il voit ça, il m'alonge un soufflet.....

JANOT.

Que t'escamotes encore?

DODINET.

Non : je l'ai reçu, celui-là; il m'a fait voir plus de dix mille chandelles.

JANOT.

Diabe! t'as vu là une belle illumination!

DODINET.

Oui : mais je ne me suis pas endormi, vois-tu; j'ai été porter ma joue toute chaude cheuz un commissaire; et comme je te dis, j'en ai t'eu toujours ben une bonne centaine de francs.

JANOT.

C'est ben heureux. Si j'avais su ste rubrique-là putôt, je me serais déjà ben fait payer aussi, moi...... Quiens, vois-tu ste dent-là qui me manque dans le coin, la......mâchelière?

DODINET.

Eh ben! est-ce d'un soufflet?

JANOT.

Oui : il était chenu, pas vrai, stilà?... Faut que je te le conte, ça, quiens, à poing fermé, pour deux yards. J'avais passé l'eau à la place Louis XV dans un bateau; je prends dispute pour une pièce avec le passeux, de dix-huit deniers, qu'elle n'était pas bonne, à ce qu'il disait : moi, je n'y en voulais pas donner une aute. Y me plante un soufflet, quiens, comme ça, avec sa main, qui me prend depuis l'oreille jusque sus le nez, vois-tu, comme une épaule de mouton. Y me jette à la renverse, et me casse une dent là, les quate fers en l'air!... Sitôt que je vois ça, moi, vlà que je me mets tout de suite à saigner du nez et à cracher le sang..... vlà tout le monde qui s'amasse. Le passeu a eu peur; il a repoussé au large sans me demander son reste..... Moi, je me suis ramassé, j'ai pris mes jambes à mon cou, et j'y ai emporté ses deux yards : vlà tout ce qu'il m'a valu.

DODINET.

Ah! ce n'est pas assez. Mais, crais moi, ne manque pas st'occasion-là...... Vlà ici tout justement un commissaire qui demeure à ste lanterne-là; vas ben vite faire ta plainte, et demain je te dirai ce qu'il faudra faire. Où demeures-tu?

JANOT.

Quiens, là-devant, chez le fripier, au coin de la rue.

DODINET.

C'est bon : à demain, au revoir, mon ami. *(Il s'en va).*

SCENE VIII.

JANOT, *seul.*

Pardine! je suis ben heureux de l'avoir rencontré! sans lui, j'aurais encore perdu ça, moi! vlà pourtant ce que c'est de savoir les affaires! on tire parti de tout. C'est là qui m'a dit le commissaire, je crois; voyons t'un peu. Holà! *(Il frappe).*

SCENE IX.

JANOT, UN CLERC.

LE CLERC.

Que demandez-vous ?

JANOT.

C'est-ti pas ici que demeure la maison de M. le commissaire ?

LE CLERC.

Oui : qu'est-ce que vous lui voulez ?

JANOT.

Je voudrais l'y parler en main propre.

LE CLERC.

Il n'y est pas.

JANOT.

Ah ben ! c'est tout de même. Dites-lui qu'il faut que je l'y parle.

LE CLERC.

D'abord qu'il n'y est pas, vous ne pouvez lui parler.

JANOT.

Je vous dis que si fait ; pisque c'est pour affaire, faut ben que j'y parle.

LE CLERC.

Pour affaire ! oh bien ! je suis son maître clerc, vous pouvez me dire ce que c'est ; c'est la même chose. Parlez, je vous écoute.

JANOT.

Eh ben, monsieur, je viens me plaindre.

LE CLERC.

Ah ! vous venez faire une plainte ?

JANOT.

Oui, monsieur, je viens faire une plainte contre.....

LE CLERC, *l'interrompant.*

Un instant, mon ami, pour faire une plainte, il y a une petite formalité à observer.

JANOT.

Eh ben ! qu'est-ce que c'est ?

LE CLERC.

Notre temps est précieux, voyez-vous, nous ne pouvons pas le perdre à bavarder avec le premier venu.... Lorsqu'on veut causer avec nous, il faut commencer par payer.

JANOT.

Comment ! pour venir se plaindre ?

LE CLERC.

Oui, mon ami, payer pour se plaindre.

JANOT.

Pardine ! vlà une bonne histoire encore !.... je n'ai pas d'argent, moi, monsieur.

LE CLERC.

Vous n'avez pas d'argent?

JANOT.

Non, monsieur, je n'en ai pas.

LE CLERC.

Vous n'avez point d'argent! eh! pourquoi diable vous plaignez-vous donc, si vous n'avez pas d'argent? Allez, mon ami, allez. vous êtes un mal avisé! il vous sied bien de venir interrompre un commissaire! retirez-vous! vous êtes un impertinent! Apprenez que quand on n'a point d'argent, on ne doit pas se plaindre, entendez-vous bien? on ne doit pas se plaindre. *(Il s'en va).*

JANOT *(sur le devant).*

Une belle chienne de raison! c'est justement là le moment de se plaindre, ou jamais..... Diabe! Dodinet ne m'avait pas prévenu de ça, moi......... Mais c'est p'tête pas ben cher, y faut voir. J'ai là st'écu que note maîtresse m'a donné, de six francs; je peux prende la plainte dessus. je l'y remettrai ça de mon boursicau qui est dans ma chambre..... Reparlons-l'y.... Ecoutez donc, monsieur!

LE CLERC.

Eh bien! que me voulez-vous encore?

JANOT.

Monsieur, c'est-ti ben cher que vous prenez?

LE CLERC.

Non! il ne vous en coûtera que vingt-quatre sous.

JANOT.

Vingt-quatre sous! et à quoi ça m'avancera?

LE CLERC.

A avoir des dédommagemens, des réparations, des intérêts considérables! Oh! c'est de l'argent bien placé!

JANOT.

Ah ben! en ce cas-là, revenez, monsieur, je m'en vas vous payer.

LE CLERC.

Eh! vous disiez que vous n'aviez point d'argent!

JANOT.

Ah! c'est que mon gousset était percé; mais je viens d'en trouver dans la doublure.

LE CLERC.

Tant mieux! Puisque vous avez de l'argent, parlez, je vous écoute. Plaignez-vous. monsieur, plaignez-vous de tout le quartier, si vous voulez; me voici prêt à recevoir votre plainte.... Où est votre argent?

JANOT.

Le vlà, monsieur. *(Il lui montre son écu).*

LE CLERC.

Six francs! ah! voilà de quoi faire une belle plainte, bien nourrie, même.

JANOT.

Je le crais ben. Ah ça! rendez-moi de bonnes pièces, toujours.

LE CLERC.

N'ayez pas peur, allez, vous n'aurez pas de peine à passer celles que je vous rendrai. Voilà votre compte. Parlez, monsieur.

JANOT.

Imaginez-vous, monsieur, que tout-à-l'heure on vient de me jeter par la fenête.....

LE CLERC.

Par la fenêtre! Ah, monsieur! que me dites-vous là? par la fenêtre! mais c'est une affaire criminelle que cela!

JANOT.

Criminelle! ah! je vous en réponds, très-criminelle!

LE CLERC.

Comment donc! criminelle au premier chef; et vous venez vous plaindre criminellement, n'est-il pas vrai?

JANOT.

Oh oui! tout ce qu'il y a de plus criminellement...... Rendez-moi ça ben noir.

LE CLERC.

Ne vous inquiétez pas.... Mais écoutez donc, monsieur.

JANOT.

Quoi?

LE CLERC.

Une plainte criminelle, c'est beaucoup plus cher.

JANOT.

Comment donc?

LE CLERC.

Oui, il faut encore trente-six sous.

JANOT.

Mais je viens de vous en donner vingt-quatre pour me plaindre.

LE CLERC.

Distinguons, monsieur, ne confondons pas: il y a civil et criminel, voyez-vous; vous m'avez payez au civil, mais vous vous plaignez au criminel, cela change la thèse.

JANOT.

Qu'eu chien d'arrangement! c'est toujours une plainte.

LE CLERC.

Oui, mais concevez donc que l'une vous rapportera infiniment plus que l'autre.

JANOT.

Ah, jarni! tout ça commence à me dégoûter, moi; mais c'est-ti ben sûr aussi que ça me rapportera?

LE CLERC.

Oh! sans doute, plus vous me donnerez, et....

JANOT.

Et moins il me restera, n'est-ce pas?

LE CLERC.

Non, et plus il vous rentrera.

JANOT.

Allons, pisque c'est comme ça, tenez, v'là encore les trente-six sous; mais arrangez-moi ben ça, au moins.

LE CLERC.

Oh! vous êtes tombé en bonnes mains!... Dites-moi, avez-vous des témoins?

JANOT.

Pardine! si j'en ai : tout le quartier était là! et pis les passans, et pis Dodinet.

LE CLERC.

Tant mieux! cela rend votre affaire bien meilleure : il faudra les faire assigner.

JANOT.

Oui, il faut faire assigner toute la rue.

LE CLERC.

Oh! pourvu que vous en ayez trois ou quatre, cela suffira.... Voyons, combien avez-vous encore là? (*Il regarde dans sa main*).

JANOT.

C'est un p'tit écu, ça.

LE CLERC (*le prenant*).

Un petit écu? eh bien, c'est pour quatre assignations : il y en aura assez. (*Il serre l'écu*).

JANOT.

Eh ben! qu'est-ce que vous faites? et mon écu, donc?

LE CLERC.

C'est pour payer l'huissier, ça.

JANOT.

Comment diabe! encore payer! oh! je n'entends pas ça, moi; je ne donne pas st'écu-là.

LE CLERC.

Eh! laissez donc, vous êtes comme un enfant : voulez-vous mener cela chaudement, ou non?

JANOT.

Mais, mon argent, avec tout ça?...

LE CLERC.

Eh bien! votre argent? il n'est pas perdu. Songez donc aux intérêts de cette affaire-là!.. vous êtes trop heureux, en vérité! il y a vingt personnes qui voudraient être à votre place.

JANOT.

Crayez-vous?

LE CLERC.

Si je le crois! un homme qu'on a jeté par la fenêtre! cela peut aller furieusement loin!... et dites-moi, vous êtes-vous fait bien du mal?

JANOT.

Mal! non, pas du tout.

LE CLERC.

Non! vous êtes donc tombé sur quelque chose?

JANOT.

Au contraire, c'est queuque chose qui est tombé sur moi.

LE CLERC.

Comment! tombé sur vous?... et vous dites qu'on vous a jeté par la fenêtre?

JANOT.

Moi! non pas; c'est une fille....

LE CLERC.

Une fille qu'on a jeté sur vous?

JANOT.

Eh non! ce n'est pas ça non plus.

LE CLERC.

Que diable dites-vous donc? je n'y comprends rien.

JANOT.

Je vous dis que tout-à-l'heure on m'a jeté par une fenêt'e...

LE CLERC.

Bien haute?

JANOT.

Oui, du troisième.

LE CLERC.

Eh! bon Dieu! vous devez être tout moulu!

JANOT.

Eh non! je ne suis pas tombé, je vous dis.

LE CLERC.

Comment! vous êtes donc resté en l'air?

JANOT.

Bon! resté en l'air! le diabe vous emporte! Comment! vous avez donc les oreilles dures... J'étais en bas, moi, et une fille qui était à une fenêt'e, là-haut, voyez-vous?... (*En jesticulant il lui porte son bras sous le nez; le clerc sent l'odeur*).

LE CLERC.

Pouah! fi! retirez donc votre bras.... cela sent mauvais comme tout.

JANOT.

Eh ben! c'est justement ça.

LE CLERC.

Comment! qu'est-ce donc?

JANOT (*lui reportant au nez*).

Pardine! vous ne devinez pas?

LE CLERC.

Quoi! est-ce que ça serait......

JANOT.

Eh, sans doute! c'en est, vlà positivement le cas que je vous explique là, depuis une heure.

LE CLERC.

Ah! je commence à comprendre....

JANOT.

Ah! c'est ben heureux!... y êtes-vous?

LE CLERC.

Oui, oui, j'y suis... c'est une veste de gâtée, n'est-ce pas?

JANOT.

Tout juste. Eh ben! conseillez-moi donc à présent.

LE CLERC *(se reculant de lui)*.

Eh bien, mon ami, je te conseille de t'en aller, à cette heure.

JANOT.

M'en aller?

LE CLERC.

Oui; voilà ta déposition faite, va te nettoyer, à présent: je m'en vais arranger ton affaire, et tu reviendras demain.

JANOT.

Mais écoutez donc....

LE CLERC *(se reculant toujours)*.

Non, non, je n'ai pas le temps; tu n'a plus à te plaindre, tu n'as plus d'argent... sois tranquille, va, va te nettoyer, va, mon ami. *(Il rentre chez lui).*

SCENE X.

JANOT, *seul.*

Oui, il a raison, je commence à me refroidir là; faut que j'aille chercher note souper cheux le pâtissier, je me sécherai à son four. *(Il marche, et aperçoit un des garçons de la boutique, qui passe).*

SCENE XI.

JANOT, UN GARÇON PATISSIER *(portant un plat).*

JANOT.

Ah! te vlà, François? j'allais cheux ta boutique.

LE GARÇON.

Pourquoi faire?

JANOT.

J'allais chercher note souper qui est là, depis cinq heures, dans le four, avec de la chicorée dessous: est-ti prêt?

LE GARÇON.

Queu morceau que c'est?

JANOT.

Eh, pardine! un aloyau de mouton, avec une gousse d'ail que je t'ai dit de faire ben cuire dans son jus, là, rissolé.

LE GARÇON.

A moi? je ne t'ai pas vu d'aujourd'hui.

JANOT.

Ah, oui! t'as raison; c'est à monsieur Pierre que j'ai parlé,

qui était là sur le pas de la porte en veste, avec un bonnet de coton, qui gardait la boutique.

LE GARÇON.

Queu marque est-ce qu'il a, ton souper?

JANOT.

Eh! je te dis de la chicorée dessous, avec une petite broche et trois isques.... C'est-ti ça que t'as là?

LE GARÇON.

Non, non; peste! c'est un rognon de veau. C'est le souper d'un procureur... Ne m'arrête pas pus long-temps, car ses clercs ont les dents longues.... Mais va voir dans la boutique, tu le trouveras.

JANOT.

Oui, oui, monsieur Pierre va me trouver ça. *(Le garçon s'en va, et Janot va à la boutique).*

SCENE XII.

RAGOT *sort de chez lui avec sa serviette.*

Eh ben! mais venterbleu! voyez donc ce petit gueux-là, si c'est pas démontant, là? Deux heures pour aller chercher un gigot.... Quand il le ferait faire exprès!.... Au moins s'il avait commencé par apporter toujours la bouteille, ça tient compagnie en attendant la mangeaille, ça sert de contenance; mais pas du tout, je suis là devant stè tabe, et rien dessus! ça me donne la pépie.... y sera à causer avec le cabaretier.... je vas le faire avancer, moi.... *(On entend derrière, Janot qui dispute avec le pâtissier).*

JANOT.

Eh ben! pardine, on fait crédit au monde queuquefois pour deux sous.... Vous les mettrez sur la taille.

RAGOT.

N'est-ce pas lui que j'entends, donc?

LE PATISSIER *(derrière le théâtre).*

Allons, allons, va-t'en, vilain; va te sécher ailleurs. *(On l'entend rosser à coups de torchon).*

JANOT *(criant derrière).*

Aïe! aïe! laissez-moi donc, messieurs! je vas me plaindre aussi contre vous, au moins.

RAGOT.

C'est lui même!... ce petit coquin! à qui en a-t-il?

SCENE XIII.

JANOT, RAGOT *(rentrant).*

JANOT *(à part, sans voir Ragot).*

Eh ben! ne me v'là pas mal, moi, à st'heure! Ce diabe de maître clerc qui ne m'a pas laissé tant seulement de quoi payer la cuisson de mon gigot!

RAGOT.

Ah! te vlà donc, à la fin! eh ben, ce vin! où ce qu'il est?

JANOT.

Je n'ai pas encore été cheux le cabaret, monsieur.

RAGOT.

Comment! depuis le temps que t'es parti pour aller chercher une bouteille! et j'en aurais déjà bu quatre, moi!

JANOT.

Maître, faut le temps à tout. J'ai voulu d'abord tout de suite me débarrasser du pâtissier, où que je crayais que vous aviez pus faim que soif pour le moment.

RAGOT.

Eh ben! où ce qu'est le souper?

JANOT.

Il est encore là, monsieur; c'est à cause du commissaire.... qui n'a pas voulu me le donner.

RAGOT.

Comment! le commissaire n'a pas voulu?...

JANOT.

Non; c'est une histoire... pas du commissaire... c'est du clerc... de deux sous.....

RAGOT.

Le clerc... deux sous....

JANOT.

Oui, qui fallait au pâtissier pour son gigot... Les avez-vous en monnaie?

RAGOT.

Comment! est-ce que ma femme ne t'a pas donné douze sous pour le vin et le gigot?

JANOT.

Si fait, elle m'a donné un écu pour le changer, de six francs, là, tantôt.

RAGOT *(en colère)*.

Elle t'a donné six francs, misérable! eh! qu'est-ce que t'en as fait?

JANOT.

Comment, monsieur, vous n'entendez donc pas? je vous dis que c'est le commissaire, là, pour une plainte, avec son clerc, que Dodinet m'a dit, d'une histoire, dessus ma veste, par une fenêt'e, où ce que vous voyez ben, tenez... *(Il lui porte de même son bras sous le nez).*

RAGOT *(le repoussant)*.

Ah! le vilain cochon! veux-tu te retirer!

JANOT.

Eh ben! monsieur, vlà vos six francs.

RAGOT.

Ah! chien de coquin! vlà la monnaie que tu me rapportes; va-t'en ben vite me chercher mon argent, ou je te vas arranger, moi.

JANOT.

Mais, monsieur, c'est-ti de ma faute donc? est-ce qu'on s'attend à ça ?

RAGOT.

Ce gueux-là n'en fait jamais d'autre... quiens, va-t'en, crais-moi. Retire-toi de-là, ou je vas te nettoyer, moi.

JANOT.

Eh ben! monsieur, laissez-moi rentrer pour me changer, du moins.

RAGOT.

Rentrer! ah, drôle! regarde ben ma porte, pour n'y pus remettre le pied.

JANOT.

Comment! monsieur, vous me renvoyez?

RAGOT.

Oui, coquin, je te chasse, et va-t'en.

JANOT.

Eh ben! payez-moi mes gages.

RAGOT.

Tes gages! un vaurien comme toi, qui ne gagne pas le pain qui mange! t'es trop payé avec les six francs que tu m'emportes.

JANOT.

Mais, monsieur, je ne les ai pas, moi, vos six francs; ils sont au greffe, on vous dit.

RAGOT.

Eh ben! va les chercher... bonsoir. *(Il lui ferme la porte sur le nez).*

JANOT.

Mais, monsieur, laissez-moi prendre mon habit, du moins.

RAGOT.

Je vas te le jeter, ton habit.

SCENE XIV.

JANOT, *seul.*

Pardine! me vlà ben à mon aise! vlà que st'affaire-là s'entame pas mal!... un beau conseil qui m'a donné, lui, avec sa plainte, Dodinet, et son soufflet de dix pistoles. *(Il frappe à la porte de Ragot).*

Eh ben! monsieur, me rendez-vous mon habit, donc?.. *(à lui même).* J'ai été bête de le croire, moi! queuque je vas devenir à présent? j'ai une faim d'enragé, que je n'ai pas mangé depis le matin jusqu'à l'heure qu'il est, gros comme une noix de pain... toujours courir! c'est être ben traîte à son corps, aussi!... *(Il frappe encore).* Eh ben! monsieur, c'est-ti pour rire donc? et mon habit?

RAGOT *(le lui jette par la fenêtre).*

Quiens, le vlà; mais va-t'en, et ne me fais pas descendre, sinon je t'irai habiller, moi.

JANOT.

C'est pas la peine, allez. Bonne nuit, not' bourgeois; je viendrons demain matin.

RAGOT.

Eh ben! oui, reviens, je te garderai à déjeûner.

SCENE XV.

JANOT, *seul.*

A déjeûner! en attendant faudrait souper, et je n'ai pas le sou, et je ne connais personne de connaissance, encore. La nuit comme ça! Si c'était le matin, y a des auberges, on va se mettre à table; on boit, on mange, et ne faut pas d'argent pour ça... dans les cabarets, on ne paie qu'en sortant; moi, je ne sortirais pas... Je tombe de sommeil; si y passait queuque fiaque sur la place, je dormirais une coupe d'heures dans le carrosse... ou si j'avions tant seulement un p'tit fagot pour me réchauffer, au coin d'une borne, là, de trois sous et demi! Jarni! je ne sais ce qui me tourmente le plus, si c'est le froid, si c'est la faim; je crois que c'est le sommeil.... ou plutôt c'est la colère!... mordienne! je suis enragé après ste mamselle Suzon, qu'est cause de ça; faut que je m'en venge... j'y vas casser ses vitres. *(Il ramasse des pierres, et les jette).* Quiens, attrape! pan, encore une!... ça me réchauffera. Pan, va toujours.

SCENE XVI.

SIMON *(à sa fenêtre)*, JANOT *(jetant des pierres).*

SIMON.

Parle donc, hé! p'tit gueux! veux-tu que je t'aille prendre mesure d'une paire de souyers dans le derrière?

JANOT.

Toi! descends donc, vlà que je t'attends... quiens, vlà pour toi!

SIMON.

Ah, sarpedié! laisse-moi prendre mon tire-pied, je vas t'aller chausser.

JANOT.

Oui, viens donc chercher les bas de mamselle Suzon, tu me paieras sa maille que j'y ai reprise.

SIMON.

Ah! tu l'y as repris une maille! ah ben! je vas te remettre un bout, moi.

JANOT.

Arrive donc, si t'as du cœur; en attendant, attrape toujours. *(Il jette des pierres). (à part).* Si y pouvait venir me donner queuques giffes, tant seulement, ça rendrait mon affaire ben meilleure, comme disait Dodinet; y me manquait ça tantôt dedans ma plainte.

SCENE XVII.

JANOT, SIMON *(en entrant, le rosse avec son tire-pied).*

SIMON *(frappant).*

Ah! gueux! tu jettes des pierres!

JANOT.

Ah! traîte! tu me prends par-derrière!

SIMON *(le rossant).*

Quiens, en vlà aussi par-devant.

JANOT.

Oui-dà! donnes-en donc encore un, pour voir.

SIMON *(le battant).*

Quiens, polisson, en vlà encore un.

JANOT.

Ah! mais, ne dis pas de sottises, entends-tu? parce que je me fâcherai, au moins.

SIMON.

Eh ben! fâche-toi donc, pour voir; quiens, vlà ton attaque.

JANOT.

Ah! c'est un peu trop fort aussi! pisque tu le prends sur ce ton-là, je m'en vas te parler, moi. *(Il se met à crier).* Au guet! au voleur! au guet!...

LE SAVETIER.

Ah! chien! tu cries donc?

JANOT.

Eh non! je vas te laisser faire... va toujours... au guet! au guet!

LE SAVETIER.

Quiens, coquin! quiens, drôle! va lui porter ça. *(Après l'avoir bien rossé, il se sauve).*

SCENE XVIII.

MADAME RAGOT *(à la fenêtre)*, JANOT.

MADAME RAGOT.

Qu'est-ce que c'est donc que ces vauriens-là qui empêchent de dormir le monde, et qui se battent?

JANOT.

Vous ne savez ce que vous dites, madame, ce n'est pas moi, c'est lui qui bat; moi, je crie.

LA FEMME.

Eh ben! allez crier plus loin.

JANOT.

Je veux crier ici, moi!

SCENE XIX.

LE SAVETIER *(à sa fenêtre, crie) :*

Au guet! au voleur!

JANOT *(étonné de l'entendre).*

Ah ben! en vlà encore une bonne, celle-là!

LA FEMME *(criant aussi, et Ragot avec elle, ainsi que Suzon) :*

Au guet! au guet! . . . au commissaire!

JANOT.

Eh ben! est-ce qu'ils sont donc fous, avec leur sabbat?

SCENE XX.

LES MÊMES, LE GUET.

LE CAPORAL.

Qu'est-ce que c'est donc que tout cela?

JANOT.

Ah, monsieur le guet, c'est que sous vote respect, les paroles ne puent pas, mais. . .

RAGOT.

Ne l'écoutez pas. . . c'est un gueux. . .

LA FEMME.

Oui, il fait du train depuis une heure.

LE SAVETIER.

C'est un coquin qui casse nos vitres.

LE CAPORAL.

Comment, drôle! vous cassez l s vitres?

JANOT.

Eh non! monsieur, c'est que... Tenez, vlà comme ça est venu. *(Il veut lui faire sentir son bras, etc.)*

LE CAPORAL.

Ah! le cochon! qu'est-ce que c'est que ça!

LE SAVETIER.

C'est un gueux qu'est soûl.

LA FEMME.

Oui, il sent le vin à pleine bouche!

JANOT.

Le vin! ah ben oui! vous vous y connaissez... *(au caporal).* voyez donc un peu si c'est là du vin!

LE CAPORAL.

Comment, insolent! tu te moques de nous, je crois... Mais voilà le commissaire; il va te parler.

SCÈNE XXI.

LES MÊMES, LE CLERC DU COMMISSAIRE.

LE CLERC *(à Janot).*

Eh bien! te voilà encore? est-ce que tu veux faire une autre plainte?

JANOT.

Oh non! je n'ai pus d'argent!... C'est pas moi, monsieur, c'est ce drôle-là qui se plaint. *(Il montre le savetier).*

LE SAVETIER.

Oui, monsieur, il casse mes vitres.

LA FEMME.

Il trouble le repos de tout le monde.

LE CAPORAL.

Il insulte le guet...

LE CLERC.

Ah! c'est trop fort.

JANOT.

Moi, monsieur? au contraire, c'est ce gueux-là qui tantôt, vous savez ben ce que je vous ai dit... là, par la fenètre...

LE CLERC *(se reculant de lui).*

Oui, oui, je sais ce que c'est... Mais il fallait te retirer comme je te l'ai dit, et ne pas te faire justice toi-même. Te voilà dans le cas d'une amende, à présent.

JANOT.

Comment donc, amende! il faut donc toujours payer, avec vous autres?

LE CLERC.

Mais, outre que tu es répréhensible pour troubler le bon ordre, il faut encore payer le dommage et les vitres cassées.

LA FEMME.

C'est juste.

JANOT.

Mais, monsieur, je n'ai plus d'argent, moi, depis que je me suis plaint.

LE CAPORAL.

Eh bien, en prison!

JANOT.

Comment, mordi! payer pour se plaindre, et en prison pour n'avoir pas d'argent! mais c'es-ti une conscience, donc ça?

LE CLERC.

Ecoute, je vois bien que tu es un innocent; il faut te pardonner cette fois-ci, à condition que cela ne t'arrivera plus: on te fait grâce de la prison...

LE CAPORAL.

Mais, monsieur, et le dommage, donc?...

LE CLERC.

Oui, vous avez raison, il faut de la justice en tout; cela peut s'accommoder... Voilà un paquet dont il n'a que faire, on va le porter chez moi pour nantissement. On le vendra demain matin, et quand on aura payé les vitres cassées et les frais, s'il il y a du reste, on le lui remettra.

LE CAPORAL.

Ah, vivat! fort bien jugé!

LE SAVETIER *(à la fenêtre.)*

Oui, je m'y accorde.

JANOT.

Mais jarni! je ne m'y accorde pas, moi.

LE CLERC.

En ce cas, conduisez-le en prison.

JANOT.

En prison! comment! c'est donc tout de bon?

LE CLERC.

Oui, tu as l'alternative, ainsi arrange-toi avec ces messieurs. *(Il rentre chez lui).*

JANOT.

Un beau chien d'arrangement! quand je serai dedans, moi, queu figure que je ferai là?

LE CAPORAL.

Allons, allons, dépêche... le paquet, ou marche.

LA FEMME.

En prison, en prison!

JANOT.

Par-là jarni! ça n'est-ti pas enrageant, une jugerie comme ça!... Allons donc, pisqu'il faut en passer par là, emportez le paquet... *(à part)* et que le diable vous emporte avec...

LE CAPORAL *(prenant le paquet).*

A la bonne heure: *(au savetier)* demain, maître Simon, je compterons ensemble. *(à Janot).* Pour toi, mon ami, va te coucher, crois-moi, car si je te trouve en repassant, je te mettrai à couvert: au revoir. *(Il s'en va avec le guet).*

LA FEMME.

C'est ben fait: il le mérite ben. *(Elle lui ferme la fenêtre au nez).*

RAGOT.

Adieu, mauvais sujet... *(Il lui ferme aussi sa fenêtre).*

LE SAVETIER.

Bonsoir, mon p'tit ami. *(Il lui ferme la fenêtre).*

SUZON.

Adieu, mon pauvre Janot. *(Elle ferme la fenêtre).*

JANOT.

Au diabe!....... Eh ben! voyez pourtant comme tout ça tourne! me vlà ben dédommagé, moi! j'ai perdu mon argent, j'ai ma veste gâtée, j'ai été rossé!... et faut que je paie encore!... Ah, jarni! tout ça me rappelle ce que me disait ma pauvre mère, du temps que j'allais à l'école, qu'est morte à présent, chez monsieur Nicodême; quand je venais me plaindre à elle, avec l'oreille déchirée, j'attrapais encore le fouet par-dessus le marché! eh ben! c'est la même chose à présent. Les grands comme les petits, les enfans comme les personnes, dans le

monde comme à l'école, on a beau venir se plaindre d'avoir eu des coups, autant de pris ! c'est toujours les battus qui payent l'amende.

AU PUBLIC :

Encore, si du moins, messieurs, s'tamende-là pouvait tourner au profit de vos plaisirs, je me croirais ben heureux de la payer tous les jours !

A Pontoise, de l'Imprimerie de DUFEY.

